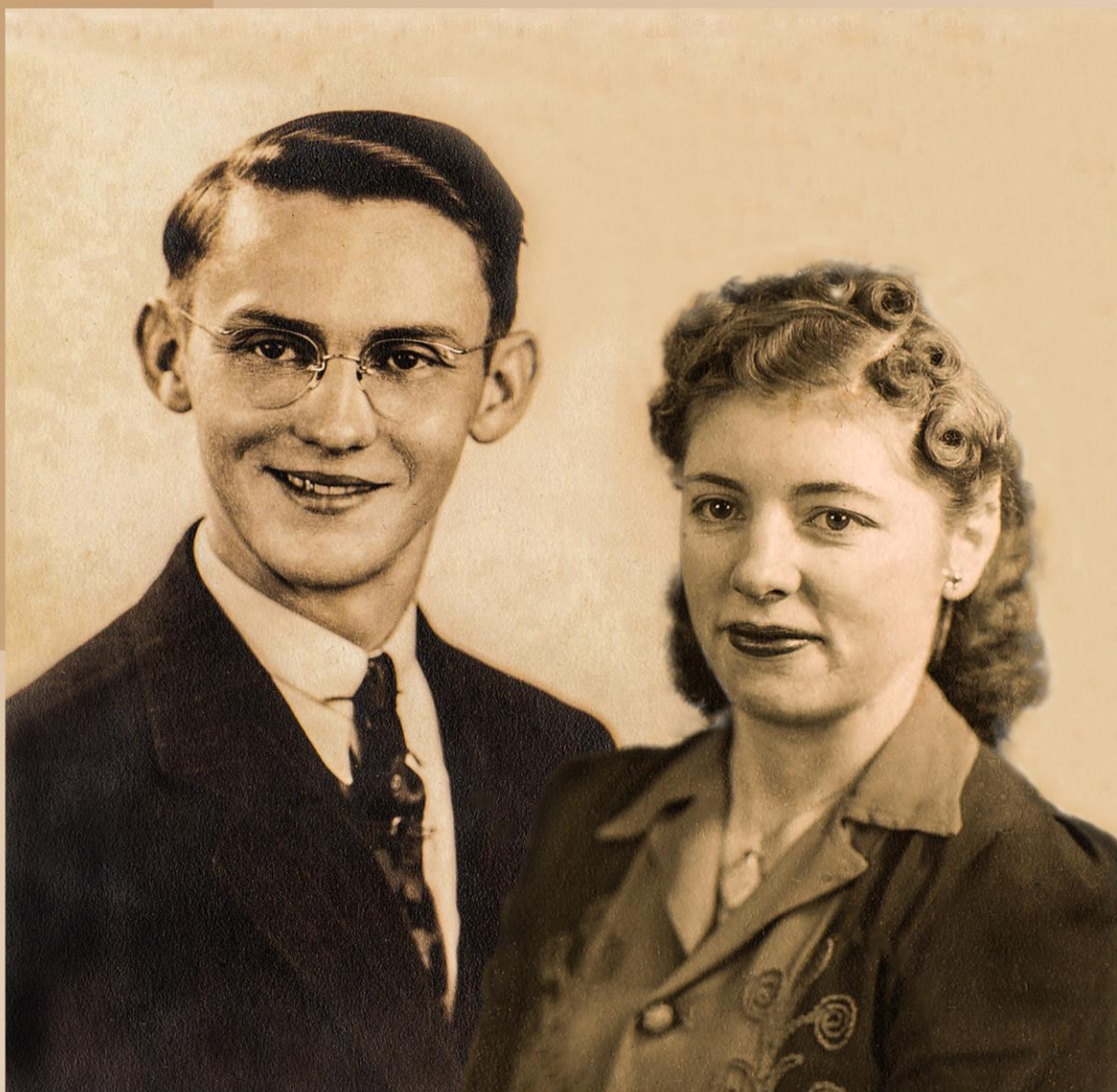


Imelda et Charles-Arthur

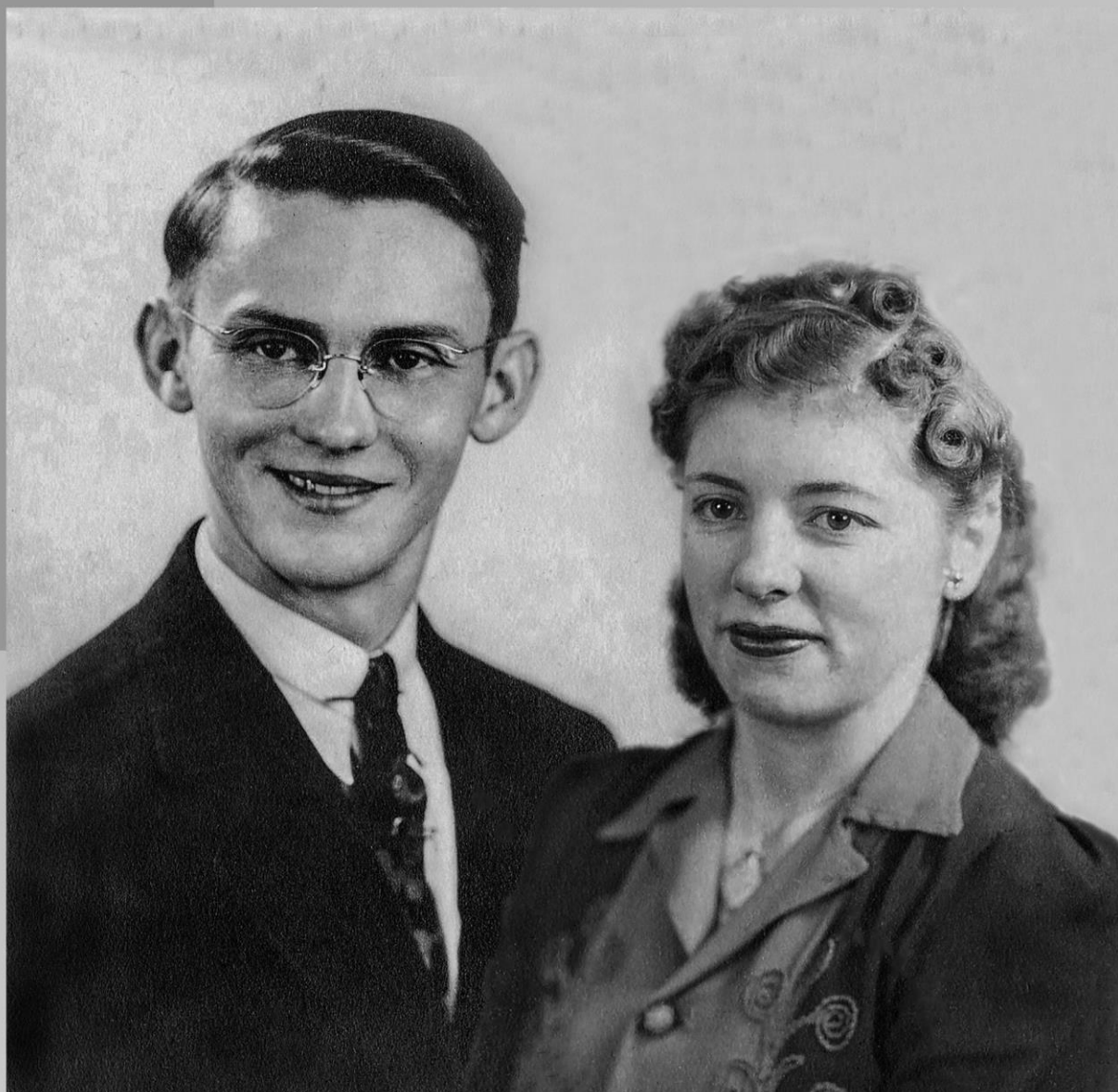
Une belle histoire à raconter



Estelle Beauregard éditrice

Imelda et Charles-Arthur

Une belle histoire à raconter



Propos recueillis par Estelle Beauregard

Collecte des propos d'Imelda Brien
Estelle Beauregard

Manuscrit
Charles-Arthur Paquette

Conception et rédaction
Estelle Beauregard

Collaboration à la rédaction, recherche et mise en page
Line Marquis

Collaboration à la rédaction, numérisation et montage des photos
Pierre Paquette

Révision linguistique
Doris Beauregard et Catherine Marquis

Tous droits réservés
© Estelle Beauregard, 2015

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2015
ISBN 978-2-9815367-0-9
ISBN 978-2-9815367-1-6 (PDF)



Estelle Beauregard éditrice
135, rue Jean-Gareau
Boucherville, Québec
J4B 4N1
ventdest@sympatico.ca

*Aux enfants :
Michel, Pierre, Raymond et Myriam*

*Aux rapportées¹ :
Léne, Huguette et Michel, le gendre préféré*

*Aux petits-enfants :
François-Xavier, Philippe, Mathieu, Geneviève, Olivier et Catherine*

*Aux arrière-petits-enfants :
Samuel, Laurence, Maëlie, Émile et Sarah*

*Et à tous les autres qui viendront...
Pour la suite du monde...*

¹ Personne issue d'une autre famille : belle-fille, gendre. Ici le féminin l'emporte sur le masculin.

Note :

Les *mots en italique* (sauf les noms propres) sont définis en notes de bas de page, là où ils apparaissent pour la première fois, et dans un lexique à la fin de l'ouvrage.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	VII
LES ORIGINES D'IMELDA.....	1
UN PEU DE GÉNÉALOGIE	1
LÉONIDE ET ALMA	4
IMELDA ET SA FRATRIE.....	4
LA JEUNESSE D'IMELDA.....	9
L'ÉCOLE	9
LA VIE DE FAMILLE CHEZ LES ALIX-BRIEN.....	11
LES TÂCHES À LA MAISON.....	17
L'ALIMENTATION.....	20
LES MÉTIERS DE L'ÉPOQUE.....	23
LA RENCONTRE DE CHARLES-ARTHUR	27
LE MARIAGE.....	29
LA NAISSANCE DES ENFANTS	35
LES ORIGINES DE CHARLES-ARTHUR.....	39
UN PEU DE GÉNÉALOGIE	39
LA FRATRIE DES PARENTS DE CHARLES-ARTHUR	40
ANTOINE ET RÉGINA.....	42
CHARLES-ARTHUR ET SA FRATRIE	45
LA JEUNESSE DE CHARLES-ARTHUR.....	51
L'ENFANCE	51
L'ÉCOLE	54
L'ADOLESCENCE	55
LA RENCONTRE D'IMELDA	57
LES EMPLOIS DE CHARLES-ARTHUR	59
AUJOURD'HUI ET ENCORE.....	63

LEXIQUE	65
SOURCES CONSULTÉES	75
ANNEXES	77
BOUTON D'OR	77
LES ALIX AUX ÉTATS-UNIS.....	77
LA DESCENDANCE D'IMELDA ET DE CHARLES-ARTHUR EN 2015	78
ILLUSTRATIONS	80

PRÉFACE



J'ai depuis longtemps un intérêt marqué pour ce que j'appelle le patrimoine vivant, ces récits de vie racontés par ceux qui ont vécu une tranche de notre histoire et qui nous révèlent nos origines.

À l'occasion de sa retraite, j'ai offert à mon beau-père Charles-Arthur Paquette, un cahier intitulé L'histoire la plus importante au monde... la vôtre : questionnaire personnalisé², croyant qu'il aurait un intérêt pour l'écriture de ses mémoires. Le temps a passé et il n'en a jamais vraiment reparlé. Je me disais souvent que je devrais le relancer et lui proposer de l'accompagner dans cette démarche. Malheureusement, j'ai trop attendu. Il est décédé en juillet 2010.

Là, j'ai senti l'urgence.

Ma belle-mère Imelda Brien m'a remis le fameux cahier dont les pages étaient vierges. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir à la toute fin quelques écrits de sa main tremblante! Il avait commencé à rédiger ses mémoires sur des feuilles brouillon, dont certaines avaient un endos particulier, soit une offre d'emploi de l'usine Unidindon de St-Jean-Baptiste de Rouville, une lettre des Missions étrangères³ demandant une contribution financière et du papier à lettres du Sanctuaire Notre-Dame du Cap. Il commençait ses pages de différentes façons : « la petite histoire de ma vie, ma biographie, un résumé de ma vie, ce de quoi ma vie fut remplie ou c'est à la demande de mes enfants que je veux faire de mon mieux pour écrire des souvenirs de mon passé... ». Il avait aussi noirci une dizaine de pages dans un cahier spiralé où il répondait au questionnaire personnalisé.

Ça ne pouvait pas s'arrêter sur ces quelques pages, il en fallait davantage. Je savais que ma belle-mère Imelda Brien pourrait raconter son histoire, elle dont la vie s'étend de l'éclairage au fanal jusqu'à l'informatique. Je lui ai demandé si elle accepterait de me parler de son enfance, de sa vie de famille, de son mariage, etc. C'est ainsi que j'ai entamé ce beau projet en 2011.

² Fortin, Suzanne. (1996). Victoriaville, Québec : Mémoires enr. 129 p.

³ Société missionnaire internationale.

Je suis allée la rencontrer à plusieurs reprises dans son logement à Saint-Hyacinthe, parfois une heure ou deux, et parfois même tout l'après-midi. Suspendue à ses lèvres, je notais ce qu'elle me disait au crayon à la mine dans mon cartable. Soudain, nous réalisons qu'il était déjà 17 h et que la brunante nous avait rattrapées. J'avais choisi de ne pas utiliser quelque appareil que ce soit afin de ne pas l'intimider. J'ai volontairement commencé par des sujets plutôt neutres, comme l'école, les métiers, pour aborder ultérieurement des sujets plus sensibles en raison du deuil récent.

Ma belle-mère, que j'appelle grand-mère ou grand-grand-maman pour mes petits-enfants, a un talent sûr de conteuse, probablement hérité de son père Léonide qui pouvait commencer une histoire et tenir son auditeur en haleine un après-midi durant. Elle est douée d'une formidable mémoire et, malgré son âge, elle est encore très vive. Que dire des détails et des expressions savoureuses qui colorent à merveille ses propos!

J'ai tenu à transcrire le plus fidèlement possible les paroles d'Imelda. Certains mots sont même écrits au son. Aussi, il me semblait pertinent de faire un lexique à la fin de l'ouvrage pour expliquer ces mots qui ne sont plus en usage aujourd'hui, parce que les objets qu'ils représentent n'existent plus, parce qu'ils sont issus de l'anglais, ou parce que leur sens s'est modifié en cours de route. Ainsi ces mots inconnus des générations qui me suivent prennent vie à nouveau.

C'est avec beaucoup d'intérêt et une grande fierté que j'ai mené à terme ce projet, mais seule, je n'aurais pu y arriver. Merci à Tante Denise Paquette pour avoir retrouvé plusieurs photos de la famille Paquette, à ma sœur Doris Beaugard et à ma nièce Catherine Marquis pour leur contribution à la révision linguistique. Merci à mon beau-frère Pierre Paquette, pour son implication, particulièrement pour le traitement des photos anciennes. Un grand merci à ma belle-sœur Line Marquis, la bibliothécaire de la famille, qui a fait un travail colossal de recherche et de mise en page. J'ai profité grandement de toutes leurs compétences.

Enfin, mille mercis à grand-mère pour sa patience et son indéfectible collaboration. Grâce à elle, toute sa descendance pourra revivre une tranche de l'histoire du Québec rural, la petite histoire, et ainsi connaître ses racines!

*Estelle Beaugard
Première rapportée en titre*

LES ORIGINES D'IMELDA



UN PEU DE GÉNÉALOGIE

Ses arrière-grands-parents

Joseph Brien	Émilie Ménard	Jean-Marie Paquet	Rosalie Dion (Guyon)	François Alix	Aurélie Decelles	Charles Senay	Marceline Decelles
Mariage Saint-Césaire 4 février 1856		Mariage Saint-Césaire 17 février 1857		Mariage Saint-Césaire 7 janvier 1851		Mariage Saint-Césaire 21 novembre 1853	

Ses grands-parents

Joseph Brien	Virginie Paquette	Ludger Alix 12 septembre 1857	Éveline Senay 10 avril 1857
Mariage Rougemont 1 ^{er} octobre 1888		Mariage L'Ange-Gardien 28 mars 1881	



Virginie Paquette et Joseph Brien



Ludger Alix

Ses parents

Léonide Brien 30 août 1889	Alma Alix 26 mai 1890
-------------------------------	--------------------------

Décès : 25 janvier 1985

Décès : 8 juin 1977

Mariage
L'Ange-Gardien
14 février 1911



Léonide Brien et Alma Alix

LÉONIDE ET ALMA

De retour des États-Unis, les membres de la famille de ma mère, les Alix, ont vécu chez de la parenté en attente de la fin de la construction de la maison familiale. Ma mère Alma et sa sœur Marie vivaient chez leur oncle Senay. Mon père, Léonide Brien, était allé à une *partie de sucre*⁴ où Alma Alix était présente et il l'avait trouvée « ben »⁵ de son goût. À un moment de l'année, les filles faisaient des paniers de pique-nique qu'elles vendaient. Le garçon intéressé achetait le panier pour partager le repas avec la jeune fille. Mon père ne recevait pas de salaire pour son travail sur la terre. Il n'avait donc pas d'argent pour acheter le panier de ma mère. Il s'est souvenu toute sa vie de celui qui avait acheté le panier de celle qui lui était tombée dans l'œil. Plus tard, ils se sont fréquentés. Au bout d'une année, ma grand-mère Alix avait décidé que cela avait assez duré et qu'ils devaient se marier.

IMELDA ET SA FRATRIE

Quand ma mère accouchait, les enfants allaient chez les grands-parents Brien. À l'époque, on disait aux enfants que c'était les *sauvages*⁶ qui apportaient les bébés. Lors de la naissance d'Alice, mon frère Léo avait dit à ma mère en pleurant : « Ils t'ont donc ben maganée », parlant des *sauvages*, car les mères demeuraient alitées environ quinze jours. Les parents souhaitaient avoir des garçons pour travailler sur la terre, mais quand est venue la guerre, ils étaient contents d'avoir surtout eu des filles.

GERMAINE

Naissance	16 février 1912
Mariage	Rouville Riendeau (décès : 21 novembre 1959)
Descendance	Un garçon : Arthur et une fille adoptive : Yvonne
Décès	27 mars 2006

⁴ Repas à la cabane à sucre.

⁵ Bien.

⁶ Amérindiens.

CÉCILE

Naissance	10 mars 1915
Mariage	Roland Demers (décès : 19 juin 2001)
Descendance	Deux garçons : Jacques et Jean-Pierre et quatre filles : Pierrette, Denise, Lucille (décès : 25 février 2003) et Hélène
Décès	7 juin 2014

Entre Cécile et Joseph, ma mère avait dit qu'elle s'était forcé la *matrice*⁷ et qu'elle avait été cinq années sans avoir d'enfant.

JOSEPH (Jos)

Naissance	14 mars 1920
Mariage	Marie-Anne Lapalme (décès : 14 mai 2014)
Descendance	Une fille adoptive : Mireille
Décès	19 juin 2007

Il portait le prénom de mon grand-père Brien, étant le premier fils. À son travail, on l'appelait Jos, mais à la maison, ma mère a toujours insisté pour qu'on l'appelle Joseph. Au moment de la *conscription*⁸, il a passé les examens nécessaires. Mon père a demandé une exemption, avec l'aide du député du comté, pour éviter qu'il aille à la guerre. Le motif évoqué était qu'il devait s'occuper des travaux de la ferme, car notre père avait des problèmes d'asthme. Cette demande a été acceptée.

FAUSSE COUCHE

C'était l'hiver et les chemins étaient très cahoteux en raison du gel et du dégel. La *sleigh*⁹ a versé, ma mère est tombée en bas et le coin de la *sleigh* lui est rentré dans le ventre, ce qui a provoqué une fausse couche.

IMELDA (Ti-Da)

Naissance	17 janvier 1924
Mariage	Charles-Arthur Paquette (décès : 11 juillet 2010)
Descendance	Quatre garçons : Michel, Pierre, Raymond et Jean-Jacques (décès : 30 juillet 1982) et une fille : Myriam

⁷ Utérus.

⁸ Enrôlement obligatoire pour le service militaire.

⁹ Traîneau ayant deux patins, tiré par un cheval, utilisé en hiver pour se déplacer sur la neige ou sur la glace, aussi appelé carriole en français.

Je suis née à Saint-Césaire dans la petite maison grise du *rang*¹⁰ de la Rivière. C'est le Dr Jacques de Farnham qui est venu. Dans ce temps-là, ma mère, ma grand-mère et les voisines agissaient comme sages-femmes. On m'a appelée Imelda à la suggestion de tante Évelina, la sœur de ma mère, qui avait lu la vie de Sainte Imelda. Mon parrain était Émile Brien et ma marraine, Anna Dion.

Vers l'âge de 14-15 ans, je suis déménagée dans une maison de briques qui a été bâtie plus loin sur la même terre.

JEANNE D'ARC

Naissance	7 mai 1925
Mariage	Marie-Auguste Perras (décès : 6 avril 2006)
Descendance	Cinq garçons : Yvon, Robert, Louis-Paul, François et Patrice et une fille : Louise

Le premier garçon de Jeanne d'Arc et Marie-Auguste, Yvon, avait trois mois quand je me suis mariée. Il était né prématurément. Le curé l'avait même noté dans le certificat de baptême. Pour l'agacer, les gars disaient à mon beau-frère qu'il était pas mal *verrat*¹¹, sous-entendant que cet enfant pouvait avoir été conçu avant leur mariage.

LÉO

Naissance	25 août 1926
Mariage	Annette Forand (décès : 6 mai 2013)
Descendance	Trois garçons : Gérard, Bernard et Richard et cinq filles : Simone, Gisèle, Lucie, Claire et Julie
Décès	14 janvier 2012

ALICE (LA P'TITE)

Naissance	10 janvier 1930
Mariage	Fernand Raymond (décès : 4 décembre 1995)
Descendance	Deux garçons : Denis et Guy et deux filles : Lise et Micheline

Elle avait rencontré Fernand au restaurant *Chez Robitaille* à Saint-Césaire, où il allait jouer au pool.

¹⁰ En milieu rural, chemin bordé de maisons dont les habitants vivent de l'exploitation agricole.

¹¹ Personne rusée.

Ma sœur Cécile et mon frère Joseph, âgé de neuf ans, ont été marraine et parrain pour la plus jeune, Alice. Le curé avait parlé à Joseph du sérieux de cet engagement. Ce dernier a toujours considéré ce rôle comme étant très important. Il avait beaucoup de considération pour sa filleule. Ma grand-mère Brien était la *porteuse*¹².

À l'époque, la mère n'assistait pas au baptême qui se faisait rapidement après la naissance, car elle était au lit. L'oncle Hormidas qui habitait Montréal devait être le parrain. Il n'avait pu se rendre à Saint-Césaire, car les chemins étaient trop mauvais, bloqués par les glaces. Les hommes du coin, dont M. William et l'oncle Émile, avaient dû aider pour dégager la route. Une *voiture*¹³ à roues et non une *sleigh* avait été utilisée pour se rendre à l'église pour le baptême, car il n'y avait pas assez de neige.



Dans l'ordre habituel
Derrière: Joseph, Alma, Léonide et Léo
Devant : Germaine, Jeanne d'Arc,
Cécile, Imelda et Alice

Ma mère Alma avait 41 ans lors de sa dernière grossesse. Elle a fait comme une sorte de dépression après la naissance d'Alice et c'est Cécile, âgée de quinze ans, qui s'est occupée du bébé. Elle l'avait installé dans la chambre qu'elle partageait avec Germaine. C'était comme une poupée pour elle.



¹² Personne choisie pour porter l'enfant au baptême.

¹³ Véhicule tiré par des chevaux.

Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter

LA JEUNESSE D'IMELDA



L'ÉCOLE

Avant que je commence l'école, un oiseau était rentré dans la classe. C'était un signe de malheur. Au cours de cette année-là, un enfant est décédé. Tout le monde allait à l'école à compter de six ans, de 9 h à 4 h (16 h). Nous ne manquions pas l'école sauf quand nous étions malades. Je suis allée à l'école de *rang*. Il y avait une grosse fournaise avec des ronds de poêle en étoile. Dans un des ronds, il y avait un plus petit rond qu'on pouvait ouvrir pour faire sortir la chaleur quand la fournaise chauffait trop fort.

Il n'y avait pas de costume. Je mettais mon linge ordinaire. Les filles ne portaient pas de pantalons mais des bas de laine que ma mère tricotait. L'hiver, j'allais à l'école en *sleigh* quand il faisait mauvais, autrement j'y allais à pied. C'était à environ un *mille et quart*¹⁴ et ça prenait environ une demi-heure pour faire le trajet. Dans une *chaudière*¹⁵ de miel en métal, j'apportais pour mon dîner : des beurrées de ketchup, de jambon ou de graisse avec du sucre du pays ou du sirop d'érable. Parfois, le sirop était tout répandu au fond de la *chaudière* car nous n'avions pas de pain à sandwich, mais plutôt deux morceaux de miche.

Il y avait d'abord le cours préparatoire et, par la suite, la première jusqu'à la sixième année. Il y avait une seule classe d'environ quarante élèves, sept ou huit élèves par *division*¹⁶.

Une *grande*¹⁷ enseignait aux plus jeunes. Ma *maîtresse*¹⁸ de première année a été Mme Diane Bourbeau de L'Ange-Gardien. Nous allions degré par degré réciter nos leçons et elle donnait des dictées. Mme Bourbeau achetait son bois et sa nourriture. Elle couchait à l'école durant la semaine. Une fois mariée, elle a continué à enseigner encore une année, afin d'avoir droit à sa pension à l'âge de cinquante ans. Elle arrivait parfois à 10 h le lundi matin, car elle habitait à Montréal. En deuxième année, c'était Mme Liliane Viens du *rang* de la Barbue à Saint-Césaire. Nous étions huit élèves. Elle

¹⁴ Environ 2 km.

¹⁵ Seau.

¹⁶ Degré ou année.

¹⁷ Une élève plus âgée.

¹⁸ Enseignante.

n'avait pas de discipline. Cette année-là, tous les élèves ont doublé car elle n'avait pas eu le temps d'enseigner toutes les matières. En troisième année, c'était Mme Senay qui habitait dans notre *rang*. Elle avait fait son cours d'*école normale*¹⁹.

Je manquais de motivation, car je commençais l'année en retard, deux semaines après les autres. Les parents nous gardaient à la maison pour aider à la récolte du tabac. Ça prenait au moins un mois pour reprendre le retard. Certains élèves ne venaient à l'école que l'hiver. À l'âge de dix ans, mon frère Joseph m'amenait à l'école. J'étais chaussée de petits *tennis*²⁰ noirs et je marchais dans les traces de pas de Marie-Ange William pour ne pas avoir les pieds trop mouillés. Nous avions une paire de *claques*²¹ pour trois enfants. Mes amis étaient Françoise Girard, Georges-Henri Blais, Jeannine Brien et Normand Senay. Nous partions à l'école tous ensemble. En hiver, nous arrêtions chez M. Joseph Ménard, à mi-chemin de l'école, pour nous réchauffer près du poêle. Il n'y avait pas d'eau dans la maison. M. Ménard nous plaignait et disait « pauvres petits enfants » et il demandait à ses filles de bien nous rhabiller pour que nous n'ayons pas froid. Il y avait aussi son fils, *vieux garçon*²² un peu handicapé, qui nous traversait dans ses bras lorsque l'eau passait par-dessus le chemin.

J'avais de la misère à apprendre. J'étais « ben » gênée et je n'osais pas demander d'explications. Quand je manquais la réponse à une question, je perdais mes moyens, ça me stressait beaucoup. Les matières enseignées en avant-midi étaient : les prières, les lettres²³, la dictée, la grammaire et le catéchisme, et l'après-midi : les chiffres, l'arithmétique, la géographie et l'histoire du Canada. Il y avait aussi l'histoire sainte et l'évangile.

Quand la *maîtresse* donnait des punitions, ça pouvait être recevoir des coups de baguette en bois sur les doigts, être mis à l'écart dans le coin de la classe ou s'asseoir à un pupitre tout en avant. M. le curé et les commissaires venaient à l'école à la fin de l'année. L'hiver, les *grandes* de la classe couchaient à l'école pour aider la *maîtresse* et pour sa sécurité. Les jeux en vigueur étaient : la tag, le mouchoir, les quatre coins, le drapeau et le « beggie » qui se jouait avec deux manches à balai, un petit et un grand, en deux équipes.

C'est à l'école que la préparation des sacrements se faisait. Pour la *première communion*²⁴, le curé Vincent Lincourt nous *confessait*²⁵. Il nous amenait avec lui et nous parlait. Il était bon avec les enfants. J'ai fait ma *première communion* avec une robe blanche empruntée. Le cœur m'a levé sur l'*hostie*²⁶. Les enfants recevaient un

¹⁹ Établissement où se donnait la formation pour obtenir le diplôme permettant de faire l'école (enseigner).

²⁰ Souliers de toile.

²¹ Couvre-chaussures en caoutchouc pour hommes ou femmes.

²² Célibataire.

²³ L'alphabet.

²⁴ Célébration de l'église catholique qui permet à l'enfant de recevoir l'hostie pour la première fois

²⁵ Entendait l'aveu des fautes et accordait le pardon.

²⁶ Petite rondelle de pain de froment sans levain consacrée par le prêtre pendant la messe.

*chapelet*²⁷ et des images saintes. Pour préparer ma communion solennelle en sixième année, je devais *marcher au catéchisme*²⁸ de trois semaines à un mois. J'avais environ onze ans. C'est le vicaire Lavoie qui accompagnait les élèves dans le sous-sol de l'église. Pour pratiquer les *rangs*, c'est-à-dire la façon de se déplacer dans l'église lors de la cérémonie, nous allions chez les Sœurs de la Présentation de Marie. Durant cette préparation, il fallait aller en pension au village. J'allais dîner chez ma grand-tante Marie-Louise, Mme Anselme Paquette²⁹. Je retournais à la maison la fin de semaine et revenais le lundi. Il m'est arrivé de marcher la distance de *cinq milles, cinq milles et demi*³⁰.

À treize ans, j'ai quitté l'école pour travailler à la maison. C'était normal de se contenter d'apprendre la base. J'avais doublé ma première année. Les filles étaient davantage encouragées à étudier, contrairement aux garçons pour qui on souhaitait qu'ils travaillent sur la terre familiale. Aussi, il fallait déboursier de l'argent pour poursuivre des études au couvent des religieuses et parfois les élèves demeuraient en pension chez des gens du village.

Mes parents avaient de la misère à écrire. Ma mère était partie vivre aux États-Unis avec sa famille, à l'âge de neuf ans. Elle a travaillé dans les *factries*³¹. À son retour, elle avait honte de fréquenter l'école, car elle était trop âgée pour suivre les leçons avec les élèves plus jeunes. Mon grand-père paternel Joseph Brien a appris à lire avec mon frère Léo en épelant les lettres. Il aurait aimé aller à l'école.

LA VIE DE FAMILLE CHEZ LES ALIX-BRIEN

Dans la maison, près de la porte d'entrée, il y avait toujours un tapis *natté*³² fait de pelures de blé d'Inde canadien. Les pelures de cette sorte de maïs étaient longues et enfilées l'une dans l'autre. Le tapis était cousu en ovale pour que ça colle bien le long de la porte. Il servait à se nettoyer les pieds qui étaient souvent boueux.

Il y avait une grande porte de cave découpée dans le plancher qui servait d'ouverture pour tout entrer. Il y avait un escalier en pente, on avait peur de tomber. Quand elle

²⁷ Objet de piété formé de grains enfilés et groupés par dizaines que l'on fait glisser entre les doigts en récitant des prières.

²⁸ « L'expression qui a gardé son sens jusqu'aux années 1950 signifie littéralement que les enfants doivent marcher trois à quatre milles [entre 5 et 6½ km], beau temps, mauvais temps pour se rendre à l'église... Comme il faut apprendre par cœur quelques 100 réponses aux questions du *Petit catéchisme*, cette préparation est très exigeante ». Pour en savoir plus, voir dans les sources consultées : **Clin d'œil sur nos traditions : la communion solennelle.**

²⁹ À cette époque, la femme prenait le prénom et le nom de son mari.

³⁰ Un peu plus de 8 km.

³¹ De l'anglais « factories », manufactures de coton.

³² Tressé.

était ouverte, il fallait se tenir loin. Une fois que je m'étais approchée de trop près, mon père m'avait donné des *clagues* sur les fesses.



La maison de la famille Alix, dans le *rang* Saint-Charles, à L'Ange-Gardien

Les enfants couchaient sur une *paillasse*³³ et les adultes, sur un *lit de plumes*³⁴. Au deuxième étage, il y avait trois chambres pour les enfants, une pour les garçons et deux pour les filles. Dans l'une, il y avait Germaine, Cécile et Alice et dans l'autre, il y avait Jeanne d'Arc et moi. Notre chambre n'était pas suffisamment isolée. L'hiver, quand il ventait fort, la neige rentrait par les fentes des planches. Il arrivait qu'on mette la *robe de carriole*³⁵ sur notre lit pour nous garder au chaud. S'il faisait vraiment trop froid, on déménageait la *paillasse* dans la chambre de nos sœurs pour se coller et se réchauffer, car le tuyau de poêle passait dans cette pièce, ce qui répandait de la chaleur. Dans la chambre des garçons, il y avait un petit carreau qui s'ouvrait dans le plancher pour permettre à la chaleur de la fournaise de monter à l'étage. Quand il y avait des *hommes engagés*³⁶, ils couchaient dans la chambre des garçons et ces derniers dormaient dans une chambre de filles que l'on séparait en deux par un rideau fixé sur une broche.

Quand nous étions jeunes, enfants et adultes se lavaient la figure tous les matins à l'évier de la cuisine. Pour le bain, les enfants le prenaient une fois par semaine dans une cuvette dans la chambre des parents. Pour économiser, plusieurs pouvaient se laver à tour de rôle dans la même eau. Les plus vieux et les adultes se lavaient dans leur chambre en utilisant un grand bol et un pot pour l'eau. Le savon pour se laver le

³³ Enveloppe de coton de la grandeur d'un matelas remplie de pelures de blé d'Inde.

³⁴ Enveloppe de coton de la grandeur d'un matelas remplie de plumes de poule.

³⁵ Fourrure utilisée l'hiver comme couverture de voyage.

³⁶ Employés aidant aux travaux de la ferme.

corps était acheté au magasin. Pour le lavage des mains et du linge, nous utilisons le savon du pays que ma mère fabriquait.

Le gras des animaux tués sur la ferme était conservé et mis à geler. Au printemps, ma mère faisait le savon dans un grand chaudron de fonte, sur un feu de bois à l'extérieur de la maison. Le gras était bouilli avec de l'eau, du *caustique*³⁷ et de l'*arcanson*³⁸. Le gras montait sur le dessus du chaudron et c'est ce qui, une fois figé, était coupé en morceaux. Les savons d'un brun pâle étaient mis à sécher sur des lattes de bois dans le hangar, entre les carrés de grain. Ils séchaient durant plusieurs semaines. Plus ils étaient secs, plus ils duraient longtemps.

Ma mère nous faisait des pantoufles pour mettre dans la maison. La semelle était faite avec les dessus des mitaines de cuir de mon père qui étaient encore en bon état et elle tricotait le reste avec la laine de nos moutons. Nous en élevions toujours quatre ou cinq sur la ferme.

Les parents étaient stricts, plutôt sévères. Quand le père parlait entre les dents, il fallait filer doux. Quand il affilait ses *godendards*³⁹, il fallait *rester*⁴⁰ tranquille, on s'éloignait. Il avait comme patois *torrieux*⁴¹. Ma mère ne tolérait pas d'entendre sacrer.

Mon père fumait la pipe et chiquait du tabac qu'il hachait avec un petit hachoir. Il y avait un crachoir dans la maison, mais dehors, il crachait partout.

On était parfois menacé de la *strap*⁴². On recevait des *claques* sur les fesses. Ce sont les mères de famille qui entretenaient la foi religieuse. Ma mère était très pieuse, elle priait tous les jours : après le déjeuner, avant de se coucher à 9 h (21 h) et le *chapelet* était récité en famille tous les soirs.

L'*enfer*⁴³ était assez présent. Il y avait la messe tous les dimanches. Un plus *grand* gardait les petits à la maison. Il n'y avait pas de place pour toute la famille dans la *voiture*. Nous commençons à aller à la messe après avoir fait notre *première communion* vers l'âge de 6-7 ans. On communiait à genoux à la *balustrade*⁴⁴ avec le curé et le servent de messe qui tenait la *patène*⁴⁵ sous le menton. Si nous arrivions assez tôt, ça pouvait se faire avant la messe, car nous étions à jeun depuis minuit.

³⁷ Produit chimique, hydroxyde de sodium.

³⁸ Résine jaunâtre obtenue par la distillation de la térébenthine.

³⁹ Longues scies ayant un manche à chaque extrémité que l'on manie à deux pour couper de grosses pièces de bois.

⁴⁰ Demeurer.

⁴¹ Juron, sacre qui veut dire « tort à dieu ».

⁴² Courroie de cuir servant à affiler un rasoir.

⁴³ Lieu destiné au supplice des damnés, dans la religion catholique.

⁴⁴ Rampe soutenue par de petits piliers portant une tablette d'appui.

⁴⁵ Vase sacré ayant la forme d'une assiette ronde avec un manche. On s'en sert pour recueillir les parcelles d'hosties qui tombent lors de la communion.

Après, si le temps le permettait, nous pouvions aller manger un sandwich dans la *sacristie*⁴⁶; ça nous évitait d'avoir mal à la tête. Nous étions debout depuis 5 h 30 et la messe était vers 8 h 30-9 h et nous étions de retour vers 11 h, ça faisait très long avant de manger. D'autres communiaient à la fin de la messe, mais c'était plutôt rare. Il y avait la basse-messe qui était plus courte et la grand-messe qui était plus longue, car le *sermon*⁴⁷ était allongé et il y avait des prières chantées.

Les fêtes importantes de l'année étaient La Toussaint le 1^{er} novembre, la fête des morts le 2 novembre, l'Immaculée-Conception le 8 décembre, Noël, l'Ascension au mois de mai, la Pentecôte et la Fête-Dieu en juin.

L'Halloween n'était pas soulignée, mais le jour du Mardi gras, nous nous mettions des sacs de papier barbouillés sur la tête, pour faire comme des masques. J'avais environ 10-12 ans. Quand j'avais autour de six ans, pour Noël, un sapin avait été bûché sur la terre. Cécile et Germaine avaient fait des guirlandes de papier et des lanternes avec des vieilles cartes de Noël. Mon père aimait ça un sapin en-dessous de la corniche de l'horloge. Ma mère n'aimait pas trop ça. J'avais reçu une tirelire en métal, en forme d'horloge. Elle avait été mise dans le haut du sapin. J'y mettais des sous « ben » gagnés. Des années plus tard, j'ai eu une petite toupie en métal qui avait été commandée dans le catalogue *Eaton*⁴⁸, quatre pour 1 \$. Mes trois sœurs en avaient aussi reçu une. Au Jour de l'An, nous recevions un bas contenant une orange, des bonbons clairs et des « peanuts » en écales. À notre anniversaire, on se faisait souhaiter bonne fête. Quand Germaine a été assez grande, elle faisait un gâteau. Il n'y avait pas de chandelles dessus quand j'étais jeune. Ma mère faisait des beignes, des tartes et des rôtis avec de la sauce.

Nous avons toujours eu des chats dans les bâtiments pour manger les souris. Germaine avait une chatte grise qui rentrait dans la maison. C'était la seule qui avait ce privilège. Elle avait fait ses besoins sous le lit. Alice ne l'aimait pas car elle couchait dans sa couchette et avait des puces. Alice avait plein de piqûres. Nous avons eu des chiens dont le premier, Puppy, était noir avec le tour du cou et le museau blanc. C'était un bon chien, très habile pour aller chercher les vaches. Il y allait seul. Après sa mort, nous avons eu un deuxième Puppy qui n'était pas aussi fiable.

À l'époque, nous avons eu des maladies contagieuses : la *picote*⁴⁹, la rougeole, la rubéole et les oreillons. Ma grand-mère Virginie avait une croyance à propos des oreillons. Il s'agissait de se *frotter*⁵⁰ le cou sur l'auge des cochons pour qu'ils

⁴⁶ Pièce attenante à l'église où le prêtre se prépare, où l'on range les vêtements sacerdotaux, les registres de baptême et de mariage.

⁴⁷ Homélie, discours prononcé par le prêtre pendant la messe.

⁴⁸ Grand magasin situé sur la rue Sainte-Catherine à Montréal. Son catalogue, en anglais seulement, permettait déjà à l'époque de commander à distance.

⁴⁹ Varicelle.

⁵⁰ Exercer une pression accompagnée de mouvements.

emportent la maladie. J'avais peur de la grosse *cochon*⁵¹ mais j'y suis allée pareil. Mon frère Joseph est venu me rassurer et je n'ai pas eu les oreillons.

Vers l'âge de douze ans, Léo a été opéré suite à une appendicite à l'Hôpital de Saint-Jean. Ça se passait dans le temps de Pâques et il faisait tempête. Mon père était allé chercher le docteur de Farnham pour qu'il vienne à la maison. Ce dernier craignait que Léo soit *crevé*⁵². Il était urgent de l'amener à l'hôpital. Il n'était pas possible d'aller à Saint-Hyacinthe en raison des routes trop mauvaises. Mon père est parti de Saint-Césaire avec Léo en *voiture* à chevaux vers la gare de Farnham. Il avait apporté des briques chaudes⁵³. Des hommes les accompagnaient et tenaient la *robe de carriole* pour garder Léo au chaud. Ils ont pris le train vers l'hôpital. Mon père a couché chez son oncle et est revenu le lendemain. Léo a été hospitalisé durant une semaine. Quand il est retourné le chercher, quelqu'un lui a dit que son fils était un petit bonhomme « ben » raisonnable. À son retour, c'était le temps des sucres. Il avait fait chauffer de l'eau d'érable pour se faire du *réduit*⁵⁴. La grand-mère malcommode a remis le liquide dans le contenant d'eau d'érable. Léo s'est mis à pleurer et elle l'a traité de braillard. Jeanne d'Arc a aussi été opérée pour une appendicite vers l'âge de 16-17 ans.

J'avais douze ans quand mon père a eu sa première auto, c'est l'année où Jeanne d'Arc a fait sa communion solennelle. C'était une voiture *Dodge* usagée qui appartenait à un dénommé Riendeau. On l'appelait le vieux *Dodge*. Joseph l'avait transformé en camion et il s'en servait pour faire des travaux sur la ferme. Plus tard, mon père a acheté une *Pontiac* neuve.

L'année où j'ai terminé l'école, je suis allée passer une semaine chez mes grands-parents Alix à L'Ange-Gardien pour tenir maison, car ma grand-mère avançait en âge. J'étais un peu embêtée, car je n'avais pas appris à faire la cuisine. À la maison, c'était Germaine et Cécile qui faisaient les repas et les plus jeunes faisaient des tâches sur la ferme. J'ai eu à faire un pouding au riz qui n'était pas très réussi car le riz n'était pas assez cuit. Ma grand-mère aurait aimé me garder à temps plein, mais moi je trouvais ça ennuyant. Je préférais retourner à la maison. Pour me récompenser, ils m'ont payé une *permanente*⁵⁵ au salon de coiffure de L'Ange-Gardien.

Ma mère et mon père allaient aider mes grands-parents. Mon oncle Hormidas, qui habitait Montréal, venait aussi pour faire sa part. Mon grand-père avait des problèmes de santé. Il avait des écoulements à une jambe. Un jour, ma grand-mère était allée ramasser le linge sur la corde. Elle est rentrée fatiguée et est montée se coucher. Elle a attrapé une pneumonie et elle est décédée environ une semaine plus tard. Elle avait toujours demandé à Dieu de mourir avant son mari et elle a été

⁵¹ Truie.

⁵² Atteint d'une péritonite, lorsque que l'appendice enflammé éclate.

⁵³ Briques chauffées dans le fourneau.

⁵⁴ Stade précédant le point de consistance du sirop d'érable.

⁵⁵ Coiffure bouclée réalisée à l'aide de produits qui gardent les cheveux frisés jusqu'à la prochaine coupe.

exaucée. Mes grands-parents sont décédés quand j'avais 14-15 ans, tous les deux dans la même année. Ils ont été exposés dans une tombe dans le salon de leur maison.

Il y avait des veillées dans les maisons privées. Les joueurs de violon, dont les Bernier, montaient sur des petites tables pour être plus visibles. Les *grands*, vers l'âge de 15-16 ans, pouvaient aller veiller avec les parents. Les filles et les garçons dansaient ensemble. Cécile et Joseph ont joué du violon. Jeanne d'Arc a joué du piano. Notre cousin Ulysse, qui a habité trois ans chez nous, entre l'âge de 15 et 18 ans pour travailler sur la ferme, jouait aussi du violon. Mon père chantait plusieurs chansons dans les veillées, dont *Bouton d'or*⁵⁶. Dans une autre chanson, il était question du Parc Sohmer⁵⁷ à Montréal. Ma mère ne chantait pas. Il se racontait aussi des histoires qui parfois étaient un peu *rough*⁵⁸.

On n'avait pas de télévision, mais une radio dont on pouvait se partager les écouteurs, chacun une oreille. Roland, mon beau-frère, en avait fait une avec des pièces d'auto et un *diamant*⁵⁹ trouvé dans les roches. Ça *grichait*⁶⁰. On écoutait les *événements sociaux*⁶¹ à 4 h (16 h) et le soir, le *chapelet*. La famille ne sortait pas souvent. On jouait aux cartes, au whist, au 500, à la bataille, à rouge ou noir et à faire des paires, on appelait ça faire une tapette.

Nous étions abonnés à trois revues à la maison : *Le Bulletin des agriculteurs*, *La Terre de chez nous*⁶² et *Le Messager de Saint-Antoine*⁶³, qui était la revue de ma mère, publiée par les Capucins du Lac Bouchette au Lac Saint-Jean.

On recevait plus de visite quand les grands-parents habitaient avec nous. Les parents de mon père sont venus vivre à la maison et sont repartis à deux reprises sur une période de sept ans. Ma mère *pliait*⁶⁴ quand c'était le temps d'accepter cet arrangement. Mon grand-père Joseph était gentil mais *licheux*, il passait son couteau qu'il avait *liché*⁶⁵ dans les plats. Ma grand-mère Virginie était malcommode et boudeuse. Elle se retirait parfois dans sa chambre et pouvait sauter le repas. Quand elle avait fini sa bouderie, elle venait dans la cuisine, se *pompait*⁶⁶ une tasse d'eau, se prenait une « toast » avec un oignon rouge et mangeait ça.

⁵⁶ Voir en annexe quelques paroles de la chanson.

⁵⁷ Parc d'amusement à l'intersection des rues Panet et Notre-Dame à Montréal, avec café-concert. Pour en savoir plus, voir dans les sources consultées : **Le Parc Sohmer de Montréal : 1889-1919, un lieu populaire de culture urbaine.**

⁵⁸ Osées, grivoises.

⁵⁹ Sorte de petite pierre carrée ou rectangulaire trouvée dans les roches.

⁶⁰ Grincer en langage familier.

⁶¹ Annonce des décès.

⁶² Ces deux revues traitaient de l'actualité agricole.

⁶³ Étonnamment, ces trois revues sont encore publiées aujourd'hui.

⁶⁴ Cédait.

⁶⁵ Déformation du verbe lécher.

⁶⁶ Aspirait l'eau du puits à l'aide du levier de la pompe qu'elle actionnait de haut en bas, jusqu'à ce que l'eau jaillisse (voir illustration en annexe).

Elle se plaignait l'hiver qu'ils étaient maltraités, car il n'y avait pas assez de chauffage à son goût. Ils ont vécu chez leur fille Virginia et son mari, Marius Ménard, avant d'être placés au *foyer*⁶⁷ de Farnham. Ils étaient âgés de 88 et 92 ans.

Parmi nos voisins, il y avait les Chicoine, la famille de l'oncle Émile Brien, puis Henry Blais marié à la cousine de mon père qui avait un fils unique, George. Ce dernier avait un « double-runner »⁶⁸ pour glisser dans les côtes. Ce traîneau avait une roue pour le diriger et nous pouvions monter trois ou quatre dessus. Il en avait aussi un autre plus petit sur lequel on pouvait glisser à « plein ventre »⁶⁹.

LES TÂCHES À LA MAISON

Nous avions des poulains : Tommy, qui était rouge avec le nez blanc, et Black⁷⁰. Il y avait aussi Fanny, une jument noire ainsi que Manon et Princesse⁷¹. Une petite pouliche a été tuée par un tireur posté de l'autre côté de la rivière. Elle était dans le champ et a été retrouvée morte, affalée sur la clôture. Probablement qu'en se faisant tirer, elle s'était *matée*⁷². C'est en la dépeçant qu'on a découvert qu'une balle lui avait transpercé le cœur. On n'a jamais su qui avait fait ça. On a eu beaucoup de peine.

Joseph nous gardait pendant que maman allait faire le *train*⁷³. Il faisait des *chars*⁷⁴ avec des chaises. Il organisait des jeux. En cachette, juste pour s'amuser, il mettait le châle noir de maman sur le poêle qui n'était pas utilisé l'été. Vers l'âge de 14-15 ans, Cécile tenait maison pendant la construction du séchoir à tabac. Elle faisait les repas pour la famille et les employés, la vaisselle, le lavage, le ménage et s'occupait des plus jeunes. Elle avait une bonne santé, elle était capable. Quand Léo était tannant, elle le menaçait de lui donner des coups de *strap*. Germaine n'avait pas de santé. Joseph avait fait une jaunisse. Il avait 17 ans et travaillait fort avec des plus vieux pour la construction de la grange. Il avait dépassé ses limites.

⁶⁷ Centre d'hébergement pour personnes âgées.

⁶⁸ Voir illustration en annexe.

⁶⁹ À plat ventre.

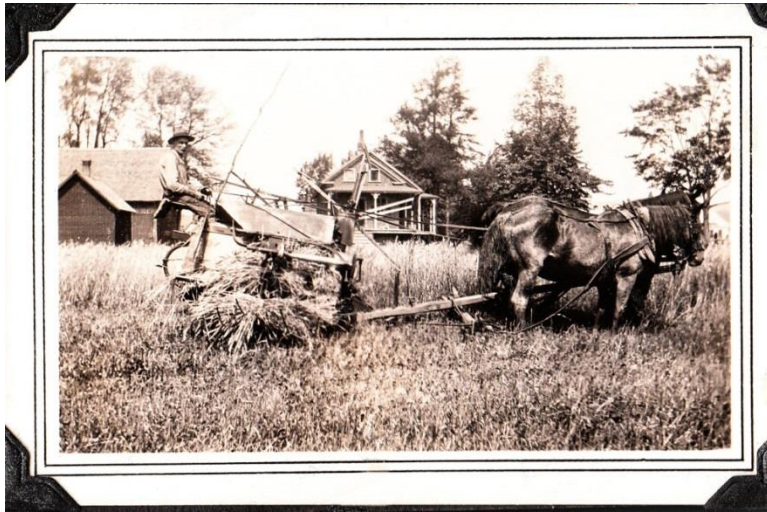
⁷⁰ Fils de Fanny.

⁷¹ Filles de Fanny.

⁷² Dressée sur ses pattes arrière.

⁷³ Traite des vaches.

⁷⁴ Locomotives, wagons.



Léonide Brien sur sa moissonneuse

Le *train* se faisait à 5 h du matin. Jeanne d'Arc y allait à l'âge de sept ans. Mon père et mon frère Joseph n'étaient pas bons pour traire les vaches. J'écrémais le lait à l'âge de neuf ans, je tournais le séparateur pour séparer la crème du lait. Le déjeuner était à 7 h. Ma mère faisait les repas et la vaisselle. Les filles faisaient le ménage, le lavage et s'occupaient du jardin où poussaient des oignons, des carottes, des choux, des céleris, des betteraves, des *fèves*⁷⁵, du blé d'Inde et des patates.

Il fallait *soigner*⁷⁶ les poules, mon père les achetait dans un *couvoir*⁷⁷ par lot de cent. Elles étaient tuées en dehors de la période de ponte. J'avais environ quatorze ans quand j'ai commencé à les tuer. Je prenais les pattes et les ailes d'une main, la hache de l'autre et je leur coupais le cou sur une bûche de bois. Avant c'était mon père qui faisait cette tâche et encore avant lui, mon grand-père. Ce dernier laissait courir les poules pas de tête et la viande se *poquait*⁷⁸. Moi, je les vidais, les plumais, enlevais la peau des pattes et je remettais le cœur et le gésier à l'intérieur.

Les poulettes étaient gardées pour la ponte. Elles étaient plus rondes et moins imposantes que les coqs. Nous gardions les plumes pour faire des *paillasses* et pour bourrer les oreillers et les coussins. Il fallait d'abord ébouillanter les poules, pour enlever les plumes et les faire sécher dans le fourneau quand le poêle n'était pas trop chaud. On laissait la porte entrouverte. Il fallait les retourner pour assurer un bon séchage, jusqu'à ce qu'elles soient un peu colorées. On appelait cette opération faire « broiler » la plume.

⁷⁵ Haricots.

⁷⁶ Nourrir.

⁷⁷ Local où se fait l'incubation des œufs.

⁷⁸ Meurtrissait.

Les coqs étaient plus élancés et avaient les pattes plus longues. Cécile allait au marché en vendre cinq ou six par semaine. Elle vendait aussi des œufs et des légumes. L'argent de ces ventes servait aux filles pour l'achat d'un bien utile, comme un manteau d'hiver. Jeanne d'Arc a remplacé Cécile quand elle a cessé d'aller au marché.

Il y avait les moutons et les cochons à *soigner*, les vaches à sortir durant l'été. La laine des moutons était lavée dans la rivière et mise dans des poches de jute venant de la meunerie. Les poches étaient déposées dans le *rapide*⁷⁹ avec une grosse roche dessus pour qu'elles ne soient pas emportées. On faisait sécher la laine sur le gazon dans la côte. On la ramassait le soir quand elle était pas mal sèche et on la remettait dans les poches. Puis venait le moment de la nettoyer.

Nous nous mettions en rond autour d'une poche et nous vidions la laine, en enlevant les brindilles de paille ou les tiges de trèfle. Par la suite, nous l'envoyions *carder*⁸⁰ chez le voisin de la meunerie Angers dans le *rang* de la Barbue. Plus tard, le *cardage* se faisait à Saint-Hilaire. Après, ma mère filait la laine à l'aide d'un *rouet*⁸¹ et s'en servait pour faire toutes sortes de vêtements et des couvertures.

Il fallait planter et *piocher*⁸² le tabac. Nous en avons *sept arpents*⁸³. Jeanne d'Arc et moi plantions égal⁸⁴. Nous faisons deux *piochages* dans la saison. Il fallait aussi étêter les plants pour que les feuilles grandissent. Quand nous travaillions au tabac, nous étions très sales. Le sable nous collait à la peau. Nous allions en *costume*⁸⁵ de bain à la rivière. Nous devons le garder pour nous laver, en nous savonnant sous le tissu. Le *costume* était comme une combinaison en lainage avec de larges bretelles au ras du cou. Les jambes étaient couvertes jusqu'à mi-cuisse.

Une fois, au moment de la récolte du tabac, ma mère était allée à l'Oratoire Saint-Joseph. Je me faisais garder chez ma marraine, ma tante Anna Dion. J'avais environ sept ans. En allant à la *bécosse*⁸⁶, derrière la maison, je me suis planté un tesson de bouteille dans le pied. C'est ma cousine Jeannine qui a soigné mon pied, car mes sœurs travaillaient à la récolte.

En hiver, les filles piquaient des *courtepointes*⁸⁷. Il s'agissait de faire des petits points avec une aiguille et du fil à la grandeur de la *courtepointe* pour en retenir les trois épaisseurs, soit le dessus, la ouate (entre-doublure) et la doublure (dessous).

⁷⁹ Segment de rivière agitée.

⁸⁰ Démêler des fibres textiles.

⁸¹ Instrument ancien à roue actionné par une pédale servant à filer la laine ou toute autre fibre.

⁸² Remuer la terre avec un outil formé d'un fer allongé et pointu muni d'un manche.

⁸³ Environ 410 m.

⁸⁴ Avec régularité.

⁸⁵ Maillot.

⁸⁶ Toilette sèche à l'extérieur de la maison, déformation du mot « back-house ».

⁸⁷ Couvertures de lit ouatinée et piquée.

Au printemps, les gars préparaient les machines pour les récoltes, passaient le *bouleverseur*⁸⁸, semaient, labouraient avec une charrue à disques et hersaient la terre. Ils fabriquaient des *couches chaudes*⁸⁹ avec des vitres de fenêtres pour les jeunes plants de tabac. Il y avait des vers gris qui coupaient les plants. Il y en avait aussi des gros qui étaient verts et qu'on appelait des sphinx. La récolte se faisait à l'automne. Le père Chicoine avait été engagé pour la corvée. Le tabac était vendu à la Coopérative de Saint-Césaire. C'était du tabac à cigares. On était payé selon la quantité.

Mon père faisait de l'asthme, ce qui était un problème au moment de la récolte. Il devait se faire *boucaner*⁹⁰. Ce rituel consistait à faire chauffer des graines sur des tisons de bois dans un couvercle de métal. Ces graines étaient achetées à la pharmacie. Par la suite, il mettait un globe de lampe sur le couvercle pour recouvrir les graines chauffées et il refermait ses mains sur le haut du globe pour y mettre le nez et respirer la vapeur qui s'en dégageait. Un jour que mon père avait fait une forte crise, le Dr Sansregret de Farnham lui avait fait une piqûre « trop forte »⁹¹, le cœur lui débattait. Il était aussi allergique aux animaux, ce qui était un vrai inconvénient pour la vie à la ferme.

L'ALIMENTATION

En vue des Fêtes, en décembre, c'était le temps de faire boucherie, c'est-à-dire tuer un cochon et un bœuf. La viande était débitée, coupée en morceaux et placée sur une belle planche de bois propre. Les morceaux étaient mis dans des *canisses*⁹² de lait neuves qui étaient déposées dans le grain pour les faire geler. Si la chaleur arrivait trop tôt à la fin de l'hiver et faisait dégeler la viande, il fallait la faire cuire et la mettre en conserve pour ne pas qu'elle se perde.

Le lard était salé dans un *salois*⁹³ en grès de *cinq gallons*⁹⁴. Au moment de la consommation, il devait tremper dans l'eau pour être dessalé. C'est mon père qui le préparait, il était bien minutieux. Les femmes enceintes ne pouvaient pas faire cette tâche car il y avait une croyance qui disait que ça le faisait *tourner*⁹⁵.

⁸⁸ Instrument agricole servant à retourner la terre.

⁸⁹ Mini-serres.

⁹⁰ Respirer de la boucane, de la fumée.

⁹¹ Mal dosée.

⁹² De l'anglais « canister », récipients de métal de forme généralement ronde, bidons.

⁹³ Saloir, pot de terre ou coffre en bois dans lequel on fait les salaisons.

⁹⁴ Environ 23 l.

⁹⁵ Surir, devenir aigre.

On achetait le riz, le gros sel, le sucre et la farine blanche en poche de *cent livres*⁹⁶. Durant la guerre, il y avait des produits qui étaient rationnés comme le sucre que nous devions acheter avec des coupons. Le lard salé était surtout consommé la semaine, sous forme de grillades, avec des patates et de la sauce brune. La fin de semaine, c'était plutôt de la volaille. Aussi, un morceau de bœuf était mis au feu le soir sur le rond arrière du poêle et cuisait doucement toute la nuit. Le feu faiblissait au cours des heures et les patates étaient ajoutées le matin. Il y avait aussi le tarteau : de la pâte faite avec du *sui*⁹⁷ et cuite dans du bouillon que nous mangions avec des patates. On faisait chauffer les assiettes sur la porte du fourneau.



⁹⁶ Environ 45 kg.

⁹⁷ Graisse animale.

Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter

LES MÉTIERS DE L'ÉPOQUE



LES DOCTEURS (médecins)

Il y avait deux docteurs à Saint-Césaire : Dr Lemire et Dr Meunier. Ils venaient à la maison ou on pouvait aller les consulter à leur bureau. Ils vendaient aussi des *remèdes*⁹⁸.

LA PHARMACIENNE

C'est Mademoiselle Sauvage qui tenait la pharmacie. C'est là qu'on allait acheter les médicaments.

LES BOULANGERS HAMEL ET LACOSTE

Il y avait plusieurs boulangeries, chacune sur leur territoire. Il y avait la boulangerie de Saint-Césaire. Le père de Carmen Hamel livrait le pain aux maisons une fois par semaine avec une *voiture* à cheval à deux compartiments pour séparer les pains : le pain sur la *sole*⁹⁹ et le pain-miche. Il y avait aussi les deux beaux-frères de Carmen : Guidou et Pitou. Il y avait la boulangerie de L'Ange-Gardien. M. Lacoste faisait sa *run*¹⁰⁰ avec son cheval « Le Gris ». Ce cheval était « dur de gueule », c'est-à-dire qu'il n'obéissait pas facilement, mais pour cette tâche, il était très bon. Dès que le boulanger mettait le pied dans la *voiture*, le cheval partait, ce qui faisait « ben » son affaire. Il était très satisfait de sa bête. Ce cheval avait appartenu à mon père. Il l'avait échangé contre une jument qui était plus docile pour travailler sur la terre. Plus tard, le boulanger de Farnham passait le pain avec un camion. On payait à chaque fois. Quand nous étions absents, il en laissait que nous payions la fois suivante. Il y avait des petites et des grosses miches, mais pas de pain tranché à l'époque. Dans ma famille, on était pas mal « mangeux » de pain, mais ma mère n'en faisait pas.

⁹⁸ Médicaments.

⁹⁹ Surface de pierre sur laquelle on cuit le pain dans le four.

¹⁰⁰ Déplacement de maison en maison.

LE MARCHAND GÉNÉRAL PHANEUF

Le magasin était situé sur la rue Notre-Dame à Saint-Césaire. On y vendait des articles de ferme, de la quincaillerie, des chaudrons, de la nourriture, du linge à la *verge*¹⁰¹ et des vêtements. On achetait des bottes démodées et on faisait rire de nous autres.

LES MEUNIERES LACOSTE ET ANGERS

Il y avait des carrés de bois en haut du hangar pour mettre les grains. La *Meunerie Lacoste* était située à L'Ange-Gardien et c'est là que nous allions pour faire moudre les grains d'orge et d'avoine destinés aux animaux. Pour le sarrasin ainsi que pour le blé d'Inde canadien, c'était chez les Angers de Saint-Césaire. Il fallait attendre que les grains soient bien secs et on les passait au *crible*¹⁰² avant d'aller les faire moudre, une pleine *voiture* à la fois. Avec la farine de maïs, on faisait des *Johnny cakes*¹⁰³.

LE BEURRIER-FROMAGER SENAY

Les Senay avaient une ferme et ils étaient riches. C'était des gens très propres, des « frotteux ». L'entreprise était exploitée par le père, le fils et un *engagé*. Elle était située dans le *rang* Haut-de-la-Rivière Sud. La crème était ramassée dans les fermes durant l'été pour la fabrication du beurre. L'hiver, il fallait aller porter le lait directement à la beurrerie pour la fabrication du fromage. On achetait *cinquante livres*¹⁰⁴ de beurre pour tout l'hiver. C'était *meilleur marché*¹⁰⁵ de l'acheter en bloc qu'une *livre* à la fois. On achetait aussi une meule de fromage de *vingt livres*¹⁰⁶ enveloppée dans du coton. Il y en avait des plus petites. Le fromage était gardé dans le salon qui n'était pas chauffé et qui servait de chambre froide. Au début, quand il venait d'être acheté, il était doux et vers la fin de la meule, il était fort. On le coupait en pointes et on en mangeait surtout le dimanche.

¹⁰¹ Unité de mesure de longueur équivalant à environ 1 m.

¹⁰² Sorte de tamis pour trier les grains par grosseur.

¹⁰³ Gâteaux de couleur jaune en raison de la farine utilisée.

¹⁰⁴ Environ 22 kg.

¹⁰⁵ Moins coûteux.

¹⁰⁶ Environ 9 kg.

LE FORGERON LAROSE

La forge était située au village de Saint-Césaire. C'est là qu'étaient fabriqués les fers pour les chevaux, les *sleighs*, les roues et tout le métal des *voitures*. Il y avait des fers d'hiver avec des crampons. Pour les trotteurs, c'était des fers à pitons et pour les ambleurs, des fers à hache. Les chevaux de l'Ouest étaient plus sauvages, donc plus difficiles à ferrer. On leur mettait un *turner*¹⁰⁷ dans le nez pour les distraire afin qu'ils se tiennent tranquilles.

LE PEDDLER¹⁰⁸

Le *peddler* était un juif qui *cassait*¹⁰⁹ le français. En été et en automne, avec sa *voiture* à tablettes, il passait dans les villages de maison en maison. Il vendait du « stock » de couture¹¹⁰ : tissu à la *verge*, boutons, élastiques, fil et agrafes. Il invitait les femmes à aller voir les articles dans sa *voiture*.

LES REPRÉSENTANTS DE COMPAGNIE

M. Jean-Roch Michel de Saint-Césaire était représentant de la compagnie *Fuller Brush*. Il passait du porte à porte pour offrir à la ménagère ses produits d'entretien : balais, brosses, *moppes*¹¹¹...

M. Monast de Marieville était représentant de la compagnie *Rawleigh*. Il allait à domicile pour proposer des essences de vanille et de citron, des épices, des onguents, du liniment pour se *frotter*, de l'*onguent à vache*¹¹² et d'autres produits du genre.



¹⁰⁷ Tord-nez, instrument de contention pour immobiliser le cheval.

¹⁰⁸ Colporteur ou marchand ambulant (prononcer pédleur).

¹⁰⁹ Parlait avec un accent.

¹¹⁰ Matériel de couture.

¹¹¹ Vadrouilles.

¹¹² Graisse jaune et épaisse réputée guérir toutes les plaies.

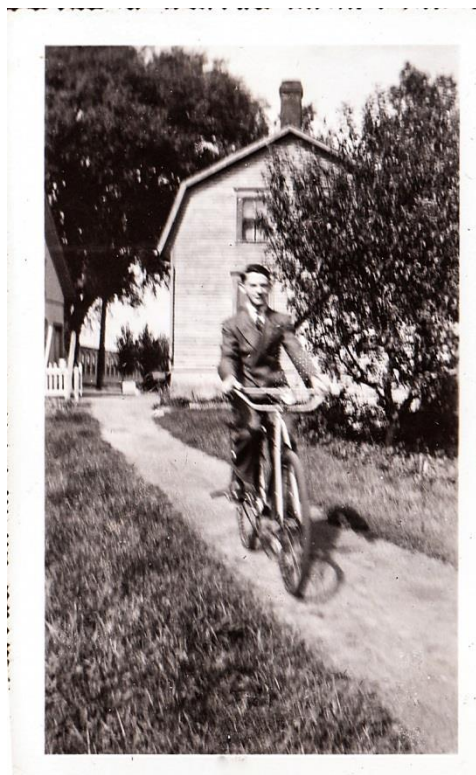
Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter

LA RENCONTRE DE CHARLES-ARTHUR



Charles-Arthur habitait à Rougemont et moi, à Saint-Césaire. Un dimanche, il devait aller se promener en bicyclette le long de la rivière à Saint-Césaire, avec son frère Alexandre et son ami Jean-Paul Dion. Mais ce dimanche-là, ma famille est arrivée en visite chez les parents de Jean-Paul. La sortie en bicyclette a été annulée et Aurore, la sœur de Jean-Paul qui était aussi une amie de Charles-Arthur, m'a fait asseoir à côté de lui.

J'avais des noces qui venaient prochainement. Je lui ai demandé s'il voulait m'accompagner. Le dimanche suivant les noces, je l'ai remercié et il a proposé de revenir me voir. Il venait le dimanche, à vélo durant l'été et en *sleigh* l'hiver. Je veillais dans le salon, la porte ouverte, avec Charles-Arthur et avec ma sœur Jeanne d'Arc et son *cavalier*¹¹³ Marie-Auguste Perras. Mon père veillait dans la cuisine pour nous surveiller. On jouait aux cartes, on jasant et on mangeait du sucre à la crème.



Charles-Arthur à bicyclette

Ma mère m'avertissait de ne pas nous toucher, elle était très *scrupuleuse*¹¹⁴. Pas question de becs surtout au début et pas beaucoup plus par la suite. Parfois, Charles-Arthur pouvait passer son bras autour de mes épaules.

Pendant un certain temps, Charles-Arthur travaillait à la *shop*¹¹⁵ *Meubles Napoléon Giard*. Elle avait été fermée durant quelques jours pour le décès du patron. Il était venu avec son frère Alexandre pour *écotonner*¹¹⁶ le tabac à notre ferme. Les cotons étaient déposés sur les roches dans les chemins sur la ferme.

¹¹³ Amoureux, prétendant, chum.

¹¹⁴ Personne qui manifeste une grande exigence sur le plan moral.

¹¹⁵ Manufacture.

¹¹⁶ Opération qui consiste à détacher les feuilles de tabac de la tige (coton) après une période de séchage.

Nous nous sommes fréquentés durant quatre années. Certains garçons m'avaient fait de l'œil avant Charles-Arthur mais ça n'était jamais allé bien loin. Il trouvait le temps long et voulait se marier. À un moment, je lui ai demandé d'être un mois sans se voir pour tester l'amour entre nous. Je voulais être certaine de mon coup. Un mois plus tard, il est venu avec son frère Alexandre et le curé Morlat qui avait fait le taxi pour venir à la maison. C'est lui qui s'est présenté le premier à la porte. J'étais surprise. Jeanne d'Arc et Auguste nous avaient laissés un petit moment seuls dans le salon. Le curé regardait vers le salon et disait : « Ça va bien, ça va bien ». Nous avons décidé de continuer à nous voir. Nous nous sommes mariés plus d'un an plus tard car Jeanne d'Arc s'est mariée et il a fallu attendre pour ne pas vider la maison de deux filles la même année.

Avant de me marier, j'ai travaillé dans la famille de M. Henri Charron à Rougemont. Ils avaient une ferme avec des vaches Jersey. Ils vendaient de la crème au village. Ils exploitaient aussi un verger. Ils ont eu douze enfants, ils en avaient quatre quand j'ai travaillé là. Je faisais les repas, le ménage, le lavage et divers travaux. J'avais fait *déteindre*¹¹⁷ des poches de sucre en coton pour faire des jupons à Mme Charron. Ils n'en revenaient pas de voir que je pouvais faire ça.

Dans son *trousseau*¹¹⁸, la fille apportait des blouses de coton blanc, des robes de nuit et des jupons. Il y avait aussi des *catalognes*¹¹⁹ de lit et de plancher tissées, des *courtepointes*, des *couvertes*¹²⁰, des draps de laine tissés, des serviettes, des essuie-vaisselle et des *rouleaux en lin*¹²¹, des taies d'oreiller brodées faites avec des poches de sucre ou de moulée en coton qui avaient été blanchies. Durant la guerre, nous n'avions pas de jute car elle était utilisée pour confectionner les habits des soldats.



¹¹⁷ Décolorer, blanchir, enlever les marques de commerce.

¹¹⁸ Trousseau de mariage : ensemble du linge de maison et des vêtements nécessaires à la jeune fille qui se marie.

¹¹⁹ Couvertures ou tapis tissés, le plus souvent à partir de bandes de tissu de différentes couleurs.

¹²⁰ Couvertures.

¹²¹ Bandes de tissu circulaire enfilées sur une tringle de bois servant à s'essuyer les mains.

LE MARIAGE



J'ai vécu toute ma vie sur le *rang* de la Rivière jusqu'à ce que je me marie. Il n'y a pas eu de fiançailles pour éviter la dépense. Le garçon devait demander la main de la fille, c'est-à-dire demander aux parents, spécialement au père, la permission de se marier. Charles-Arthur est donc venu faire sa demande. J'avais 24 ans, Charles-Arthur avait 25 ans. Mon mariage a eu lieu le 11 septembre 1948 à l'église de Saint-Césaire à 8 h ou 8 h 30. Ça se faisait tôt en raison du jeûne obligatoire pour pouvoir communier. Beaucoup de mariages avaient lieu à l'automne, après les travaux de la terre.

C'est le curé Vincent Lincourt qui a béni le mariage. Charles-Arthur portait un habit bleu marin et des accessoires gris : bas, cravate, gants et un chapeau de feutre. Je portais une robe en crêpe gros-grain de couleur écrue avec de la dentelle à l'encolure. Je l'avais cousue moi-même. J'étais allée acheter le tissu avec Jeanne d'Arc. Je n'avais pas trouvé de satin, le tissu que je désirais. J'avais réutilisé la *passé*¹²² de ma belle-sœur Marie-Anne. J'avais plié la broche de façon à ce que ça fasse un modèle différent du sien.

Plus tard, avec la naissance des enfants, j'ai fait mon *trousseau de baptême*¹²³ dans le tissu de la jupe de ma robe de mariée. C'est mon beau-frère Léon Paquette qui a dessiné le patron des broderies de l'ensemble. Ce trousseau a été utilisé pour faire baptiser douze bébés.

Mon bouquet de mariage venait des *Serres Smith* dans le *rang* de la Petite-Caroline à Rougemont. J'avais choisi des œillets blancs car ces fleurs étaient peu dispendieuses.

C'est un ami de mon frère Léo, M. Létourneau, qui m'a amenée à l'église avec mon père et un homme qui faisait du taxi a amené Charles-Arthur.

¹²² Parure de tête pour retenir le voile de la mariée, aussi appelée diadème.

¹²³ Ensemble des vêtements que porte le bébé à son baptême.



Charles-Arthur Paquette et Imelda Brien

Nous n'avions pas de filles ni de garçons d'honneur car il aurait fallu payer pour les habiller. D'ailleurs, aucun de mes frères et sœurs n'en a eus.

Après le mariage, nous sommes allés à la réception en taxi. Ça se passait à la salle paroissiale de Rougemont. Les invités étaient les deux familles, la parenté et des voisins. Le repas était composé de sandwiches, de bières, de *liqueurs*¹²⁴ et de café. Pour dessert, il y avait un gâteau à quatre étages que j'avais fait. Après le repas, les gens chantaient.

J'avais cousu mon ensemble de voyage de nocces. J'avais une robe en lainage rose avec une dentelle blanche, un manteau vert et des accessoires noirs : chapeau de feutre, sac, gants et souliers. Charles-Arthur portait un habit à rayures et un chapeau de feutre de couleur grise. Plus tard, j'ai cousu une robe pour ma fille Myriam dans ma robe de voyage de nocces.



Charles-Arthur et Imelda prêts à partir en voyage de nocces

Des cadeaux nous avaient été donnés dans les jours précédant le mariage. Il y avait une table installée dans la petite cuisine, entre la grande cuisine et le salon, pour les exposer. Je me souviens de deux fers à repasser électriques, un grille-pain, un ensemble de draps, un service de vaisselle pour quatre, des plats, des assiettes, des chaudrons, un bain-marie et une coutellerie.

Nous sommes allés en voyage de nocces aux États-Unis durant une semaine, avec mon frère Joseph et sa femme, car ils avaient un *char*. Nous les avons payés. Nous avons visité de la parenté de ma mère : Adrien, Émile, Sylvia et Lauréa, de même que des parents de Marie-Anne, ma belle-sœur, à Grovnedale¹²⁵. Une de ces dames avait travaillé avec ma

¹²⁴ Boissons gazeuses.

¹²⁵ Grosvenordale? Voir en annexe : *Les Alix aux États-Unis*.

mère dans les *factries*. Elle m'a prise dans ses bras en me disant que je ressemblais beaucoup à ma mère. C'était une de ses grandes amies.

Après le retour de voyage de noces, mes affaires ont été déménagées de Saint-Césaire à Rougemont. Nous avons vécu dans un petit logement à l'arrière de la maison où habitaient les aïeux : Arthur Noiseux et Arzélia Tétrault¹²⁶. L'adresse était le 1030, rue Principale.



Maison familiale : 1030, rue Principale, Rougemont

C'est une dame Ostiguy qui vivait là avant et comme c'était des gens de la famille qui venaient s'y installer, elle a dû quitter les lieux. On avait très peu de moyens. Ça coûtait 40 \$ de loyer par mois que nous payions aux beaux-parents, car c'était ma belle-mère qui était propriétaire de la maison. Elle ne pouvait être vendue tant que les aïeux y vivaient. Il y avait une petite chambre pour nous et dans l'autre pièce, une table, un *buffet*¹²⁷ et un sofa¹²⁸.

Au départ, nous avions une *bassinette*¹²⁹, puis une deuxième, et au troisième enfant, le sofa était utilisé pour le coucher. Il n'y avait pas de vraie salle de bain. La toilette était dans un petit espace fermé et le bain, dans un autre. Il n'y avait pas de lavabo, l'évier était dans le coin qui servait de cuisine. Nous avons eu accès à deux chambres au deuxième étage quand Michel a commencé l'école. Un escalier a été construit dans notre petit logement pour y accéder. À ce moment, Raymond a pu quitter sa *bassinette* dont le bois était usé à la tête et aux pieds, car il était devenu trop grand. Michel et Pierre couchaient ensemble et Raymond couchait seul, car il mouillait son lit.

¹²⁶ Parents de la mère de Charles-Arthur.

¹²⁷ Vaisselier.

¹²⁸ Voir illustration en annexe.

¹²⁹ De l'anglais « bassinnet », lit de bébé.

Jusque-là, il n'y avait pas de rampe pour monter au deuxième étage et c'était dangereux. Myriam est tombée deux fois dont une fois dans sa marchette. J'étais allée peindre les cadres de fenêtres dans une chambre. J'avais amené Myriam et fermé la porte. Les garçons sont venus et ont laissé la porte ouverte et Myriam est tombée. Plus tard, Charles-Arthur a construit une rampe. Michel et Raymond couchaient dans une chambre, Pierre et Jean-Jacques dans l'autre, chacun dans leur lit. Nous avons acheté la maison en 1970.

Nous avons eu la télévision après notre mariage. Nous écoutions *Les belles histoires des pays d'en haut* de Claude-Henri Grignon, *La famille Plouffe* de Roger Lemelin et *La poule aux œufs d'or* animée par Roger Baulu.



Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter

LA NAISSANCE DES ENFANTS



J'ai accouché à la maison pour tous mes enfants, sauf pour la dernière, Myriam. Je n'ai jamais eu de points¹³⁰. J'achetais dix *verges* de *flanalette*¹³¹ et je cousais deux couches par *verge*. Je préparais des *piqués*¹³². J'utilisais pour ce faire des draps, des *queues de jaquettes*¹³³ et des couches de coton usés. Mon mari Charles-Arthur aidait comme il pouvait lors du travail. J'étais couchée de travers dans le lit qui était surélevé par des blocs de bois qui avaient été fabriqués par mon beau-frère Rouville Riendeau. Dans mon temps comme dans celui de ma mère, c'était les *sauvages* qui apportaient les bébés. Les enfants allaient chez les grands-parents Paquette durant l'accouchement. Il y avait *garde*¹³⁴ Tétreault à Saint-Césaire et *garde* Desrosiers à Rougemont qui venaient assister les mères. Mme Racicot, notre voisine, et ma sœur Cécile agissaient aussi comme sages-femmes. Des parentes célibataires ou d'autres jeunes filles venaient après l'accouchement pour *relever la mère*¹³⁵. Elles demeuraient à la maison environ une semaine et pendant ce temps, la mère restait couchée.

MICHEL

est né le 14 août 1949. Il a été prénommé ainsi en raison du nom de la paroisse Saint-Michel de Rougemont. À la naissance, il avait le cordon enroulé autour du cou. Ce fut long et il est né avec une hernie ombilicale. Il était *bleu*¹³⁶. Le médecin, Dr Lemire de Saint-Césaire, l'a attrapé par les chevilles et les poignets et a fait des mouvements en forme d'arc en espérant entendre ses premiers pleurs. Michel a beaucoup pleuré par la suite. Le médecin m'avait recommandé de lui faire porter une bande autour de la taille avec une rondelle, comme un gros bouton, appliquée sur le nombril. Mémère Noiseux qui habitait dans la partie avant de la maison disait qu'il ne prendrait pas le sein. Je n'ai pas allaité longtemps, car elle m'avait découragée. C'est Mariette Demers, la sœur de mon beau-frère Roland, qui est venue pour les *relevailles*¹³⁷.

¹³⁰ Épisiotomie.

¹³¹ Déformation de flannelette, tissu de coton très doux au toucher.

¹³² Des journaux mis entre deux épaisseurs de tissu pour absorber les liquides corporels.

¹³³ Parties inférieures de la robe de nuit.

¹³⁴ Infirmière.

¹³⁵ S'occuper des enfants et faire les tâches ménagères.

¹³⁶ Mal oxygéné.

¹³⁷ Période après l'accouchement.

PIERRE

est né le 9 décembre 1950. L'accouchement fut plus court et plus facile que celui de Michel. Nous aimions le prénom de Pierre. C'est aussi Mariette Demers qui est venue après l'accouchement. J'ai allaité Pierre jusqu'à l'âge de six mois.

RAYMOND

est né le 8 novembre 1952. Ce prénom m'est venu en cherchant comment on allait appeler ce troisième garçon. Je perdais mon lait, ça coulait beaucoup. Ce bébé n'était jamais rassasié. Le Dr Alexandre Gosselin de Saint-Damase n'était pas fort sur l'allaitement. Ce fut la nièce de ma belle-sœur Marie-Anne, Gertrude Lapalme, qui est venue pour les *relevailles*.

JEAN-JACQUES

est né le 30 mai 1957. Il ne prenait pas le *passage*¹³⁸, il était appuyé sur le côté gauche. Ce fut un accouchement difficile. J'aimais le prénom de Jean et Charles-Arthur aimait celui de Jacques. Nous lui avons donc donné un prénom composé. C'est une jeune fille de Sainte-Hélène qui terminait son séjour dans la famille Meunier qui est venue après l'accouchement. À l'automne suivant la naissance de Myriam, Jean-Jacques voulait aller à l'école avec les *grands*. Il se sentait très capable.

MYRIAM

est née le 29 juillet 1959 à l'hôpital de Saint-Hyacinthe. Le docteur voulait partir en vacances et la date prévue pour l'accouchement était dépassée. Il m'a dit qu'il pouvait me faire avoir le bébé, mais que je devais aller à l'hôpital. J'ai eu deux piqûres et le travail a commencé. Myriam pesait *neuf livres treize onces*¹³⁹. Le docteur avait dit à Charles-Arthur qu'il allait lui téléphoner quand le bébé serait né. Cependant, il a oublié et Charles-Arthur a appris la naissance de sa fille en venant me visiter à l'hôpital le lendemain soir. Si elle avait été la première de la famille, elle se serait appelée Pauline, car j'aimais beaucoup ce nom, mais ma cousine qui habitait tout près avait déjà fait ce choix pour une de ses filles. Je souhaitais qu'elle porte le nom de Marie, mais ma belle-sœur s'appelait ainsi. Ma mère, qui avait été opérée, avait rencontré à l'hôpital une dame qui avait une fille qui s'appelait Myriam.

¹³⁸ Vagin.

¹³⁹ Un peu plus de 4 kg.



Dans l'ordre habituel : Pierre, Myriam, Michel, Jean-Jacques et Raymond
lors du 40^e anniversaire de mariage d'Antoine et Régina - 1962

Elle avait trouvé ce prénom très beau et c'est ainsi que nous l'avons choisi. Autrement, son nom aurait été Marielle pour contenir le nom de Marie. C'est ma nièce Denise Demers, la fille de ma sœur Cécile, qui est venue assurer les *relevailles*.

J'ai fait une fausse couche en août 1961. J'avais 37 ans. Par la suite, je ne suis plus retombée enceinte.



Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter

LES ORIGINES DE CHARLES-ARTHUR



UN PEU DE GÉNÉALOGIE

Ses arrière-grands-parents

Charles Paquette 1837	Léocadie Benoit 1836	J.-Baptiste Girard	Julie Gagné	Cyrille Noiseux	Césarie Dion (Guyon – Guion - Yon)	Joseph Tétrault	Rosalie Tanguay
Décès : 20 janvier 1927	Décès : 6 avril 1930						
Mariage Saint-Charles-sur-Richelieu 9 janvier 1860				Mariage Saint-Césaire 28 février 1860		Mariage Marieville 27 septembre 1859	

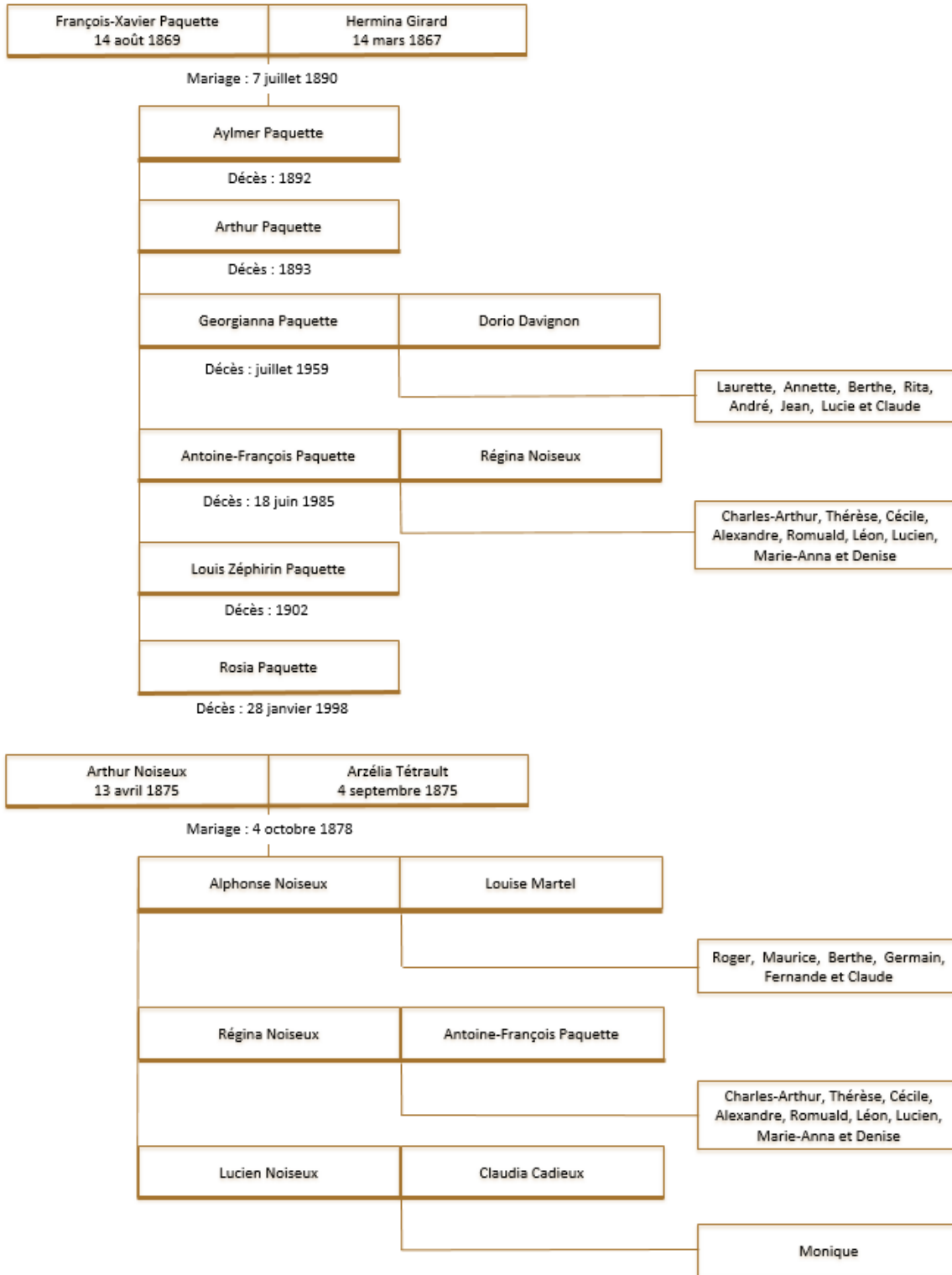
Ses grands-parents

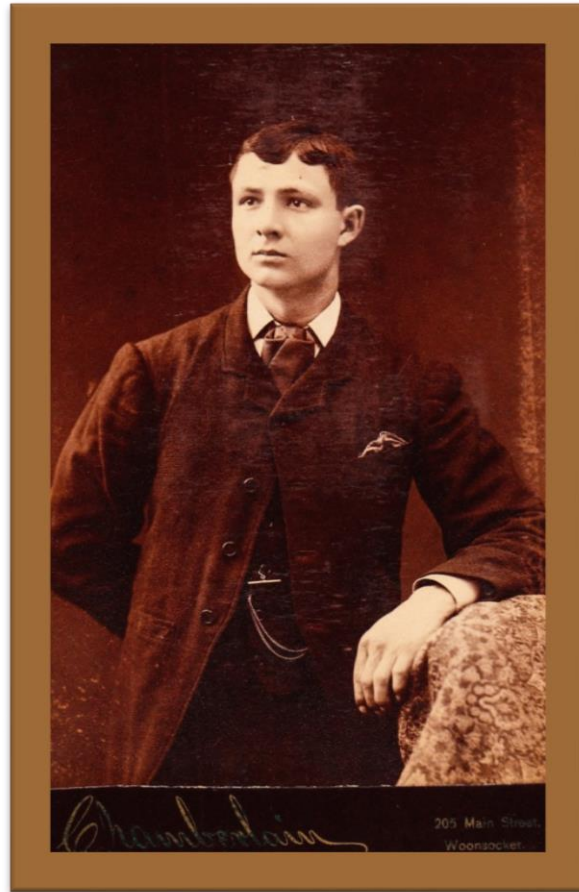
François-Xavier Paquette 14 août 1869	Hermine Girard 14 mars 1867	Arthur Noiseux 13 avril 1875	Arzélia Tétrault 4 septembre 1875
Décès : 1953	Décès : 1927	Décès : 2 octobre 1957	Décès : 24 janvier 1968
Mariage Saint-Césaire 7 juillet 1890		Mariage Marieville 4 octobre 1898	

Ses parents

Antoine-François Paquette 11 février 1897	Régina Noiseux 7 août 1899
Décès : 18 juin 1985	Décès : 25 novembre 1992
Mariage Rougemont 6 septembre 1922	

LA FRATRIE DES PARENTS DE CHARLES-ARTHUR





François-Xavier Paquette



Antoine Paquette





Antoine Paquette, Régina Noiseux, Arzélia Tétrault et Arthur Noiseux

ANTOINE ET RÉGINA¹⁴⁰

Mes grands-parents Noiseux n'étaient ni pauvres, ni à l'aise. Ils étaient dans la classe moyenne pour le temps. Il en était de même pour mes grands-parents Paquette. Mon grand-père Paquette était forgeron et ses affaires allaient bien.

Ma mère était native de Marieville dans le *rang* des Trente. Elle était la seule fille, la deuxième de sa famille. Elle n'était pas grande, assez grasse¹⁴¹ et très orgueilleuse de sa personne, sans exagération. Elle aimait lire, écrire, danser et chanter. Elle avait fréquenté le couvent des Sœurs de la Présentation de Marie de Marieville. Elle travaillait sur la ferme familiale. Quand son père a vendu sa terre, la famille est venue demeurer à Rougemont.



Régina Noiseux, 11 ans

¹⁴⁰ Dans cette deuxième partie, le texte a été rédigé à partir des écrits de Charles-Arthur.

¹⁴¹ De tous ceux qui l'ont connue, personne ne peut confirmer ce qualificatif surprenant. Frêle aurait été plus juste!

Mon grand-père Noiseux avait acheté la terre voisine de la propriété de mes grands-parents Paquette. Mon père trouvait la fille du voisin de son goût, elle lui était tombée dans l'œil. Ma mère nous disait que mon père s'était arrangé pour lui adresser la parole alors qu'elle travaillait près de la clôture qui séparait les deux propriétés. Il ne lui avait pas déplu. Comme c'était la coutume dans ce temps-là, mes grands-parents Noiseux avaient organisé une soirée et avaient invité les voisins. Mon père n'avait pas refusé l'invitation et en avait profité pour rencontrer maman.

Cette dernière nous racontait que la première fois qu'elle avait vu papa, elle était avec une de ses cousines et lui avait dit de regarder comme il y avait un beau p'tit gars chez les voisins. À ce moment-là, elle était loin de penser qu'il deviendrait son mari.

Mon père était natif de Rougemont dans le *rang* Double. Il était le cinquième de sa famille. Il était de taille moyenne et assez beau gars comme nous disait maman. Il aimait être bien habillé sans exagération. Il jouait de la *musique à bouche*¹⁴² et aimait chanter. Il avait étudié quelques années chez les Frères Sainte-Croix au collège de Saint-Césaire. À sa sortie du collège, il a travaillé à la manufacture de chapeaux de Marieville.



François-Xavier Paquette et Antoine Paquette devant la forge à Rougemont en 1906

¹⁴² Harmonica.

Mes parents se sont fréquentés durant environ quatre ans. Ils se sont mariés le 6 septembre 1922. Mon père avait 25 ans et ma mère avait 23 ans. Les noces se sont passées chez mes grands-parents Noiseux. Ce furent de très belles noces avec beaucoup d'invités, dont la parenté et des gens du voisinage. Il n'était pas coutume à cette époque de faire un voyage de noces. Ma mère a toujours été très travaillante et dévouée pour son mari et ses enfants.



Mariage de Régina Noiseux et Antoine Paquette



Mariage de Régina et d'Antoine

Plus tard, mon père a appris le métier de forgeron¹⁴³ avec mon grand-père. Il est devenu propriétaire de la boutique de forge et de la maison. Après une assez grave maladie due à un empoisonnement par le gaz de la forge, il a dû vendre. Durant sa vie, il a eu plusieurs accidents importants. Il s'est fait couper des doigts une première fois dans un hache-foin, puis une autre fois en travaillant à la manufacture de meubles, et il s'est fait frapper par une auto. Jusqu'à l'âge de 75 ans, il a travaillé à la manufacture *Meubles Napoléon Giard*. Il était responsable de la fabrication des chaises. Cette manufacture fabriquait des « sets » de cuisine dont les tables pouvaient s'allonger sans panneau amovible. Le centre était formé de lattes étroites qui se déroulaient pour créer l'extension.

CHARLES-ARTHUR ET SA FRATRIE

CHARLES-ARTHUR

Naissance	2 août 1923
Mariage	Imelda Brien
Descendance	Quatre garçons : Michel, Pierre, Raymond et Jean-Jacques (décès : 30 juillet 1982) et une fille : Myriam
Décès	11 juillet 2010

¹⁴³ Pour en savoir plus, voir dans les sources consultées : Tremblay, Robert. (2007). *Métier de forgeron au Québec*.

Je suis né dans la maison de mes grands-parents maternels située dans la paroisse Saint-Michel de Rougemont, le premier d'une famille de neuf enfants. C'est le Dr Meunier de Saint-Césaire qui est venu, assisté de ma grand-mère Noiseux.

L'accouchement s'est assez bien passé. J'ignore ce que mon père faisait durant l'accouchement, il devait trouver le temps long. Ma mère avait 24 ans et mon père avait 26 ans.



Anecdote au sujet de ma naissance : peu après ma naissance, le médecin a pris mon père à l'écart et lui a dit : « Tu ne seras pas surpris, ton garçon n'est pas fait fort. Quand il aura vécu deux jours, ce sera probablement tout ». Petite erreur n'est-ce pas car j'ai aujourd'hui 85 ans et 4 mois. Il faut croire que je n'avais pas une trop bonne apparence. Hi! Hi!

Mon nom se décline ainsi : Joseph François Charles-Arthur. Mes parents ont voulu me donner les prénoms de mes deux grands-pères et de mon arrière-grand-père paternel. Je ne sais pas si ma mère m'a allaité. Une fille a été engagée pour venir à la maison pour le temps des *relevailles* et il en a été de même à chacune des naissances. Mon parrain et ma marraine ont été mes grands-parents Paquette.

THÉRÈSE

Naissance 2 octobre 1925
Décès 9 juin 1927

CÉCILE

Naissance 7 mars 1927
Mariage Bruno Viens
Descendance Une fille : Carmen
Décès 3 août 2003

ALEXANDRE

Naissance 12 mai 1928
Mariage Aline Lareau
Descendance Trois garçons : Réjean (décès : 19 novembre 2004), François et Luc et deux filles : Louise et Micheline

ROMUALD

Naissance 4 septembre 1929
Décès 4 septembre 1929

LÉON

Naissance 3 avril 1932
Mariage Cécile Lacoste
Descendance Deux garçons : Daniel et Normand
Décès 12 avril 2013

LUCIEN

Naissance 25 janvier 1934
Décès 25 mai 1934

MARIE-ANNA

Naissance 20 juin 1936
Consécration par Monseigneur Albert Sanschagrin, évêque du diocèse de Saint-Hyacinthe, 7 décembre 1974
*laïque*¹⁴⁴
Décès 7 juin 2011

DENISE

Naissance 11 juillet 1938
Mariage Bertrand Lacoste
Descendance Un garçon : Robert et trois filles : Christiane, France et Ginette



Charles-Arthur, Alexandre, Cécile et le petit Léon

¹⁴⁴ Cérémonie au cours de laquelle une personne laïque promet de respecter les règles de la vie religieuse tout en vivant dans le monde ordinaire.



Dans l'ordre habituel
Devant : Antoine et Régina
Derrière : Charles-Arthur, Cécile, Alexandre, Léon, Marie-Anna et Denise
60^e anniversaire de mariage - 1982



Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter

LA JEUNESSE DE CHARLES-ARTHUR



L'ENFANCE

J'avais les yeux et les cheveux bruns. Très petit, mes cheveux étaient frisés en rouleaux qu'on appelait des boudins. J'étais assez grand de taille mais plutôt mince.

Enfant, j'ai eu la rougeole. Il paraît que je n'aimais pas prendre mon bain et que je pleurais beaucoup. Ma mère attendait que mon père soit revenu du travail pour me laver. Papa jouait de l'harmonica, je l'écoutais et je ne pleurais plus. Moi aussi, plus tard, j'ai appris à en jouer et j'aimais ça.

Nous étions très bien vêtus car ma mère était une bonne couturière. Elle fabriquait les vêtements que nous nous passions des plus vieux aux plus jeunes, tant qu'ils étaient en bon ordre. Il arrivait souvent qu'elle chante des chansons de son temps de jeunesse en travaillant. Ma mère tenait à préparer des repas complets et nourrissants avec de la viande et des patates. Mon repas préféré était le pâté chinois.

J'ai eu une enfance très heureuse. Je demeurais au 1280, *rang* Double à Rougemont. Ce village est situé entre Marieville et Saint-Césaire. Mes parents n'ont jamais déménagé de leur vie. La maison était séparée en deux logis. Mes grands-parents Paquette en habitaient un de cinq pièces à l'avant de la maison avec leur fille Rosia. Ma famille habitait l'autre de quatre pièces à l'arrière de la maison. L'extérieur était de couleur crème et il y avait une grande galerie. Les murs intérieurs étaient crème et les chambres au deuxième étage étaient bleues ou vertes. Je partageais une grande chambre au deuxième étage avec mes deux frères.

Une simple porte séparait les deux logements et j'allais souvent chez mes grands-parents Paquette pour prendre mes repas. Je les ai très bien connus et ils me gâtaient beaucoup, ainsi que ma tante. Étant donné que j'étais le premier des petits-enfants, ma grand-mère me donnait pas mal tout ce que je lui demandais.

Quant à mes grands-parents Noiseux, ils étaient nos voisins. Je passais une bonne partie de mes journées de congé chez eux. J'aimais beaucoup les accompagner dans les champs et j'allais *rester avec* ma grand-mère Noiseux quand elle était seule. Mes grands-parents m'ont appris à prendre des responsabilités et à être honnête envers tout le monde.

Vers l'âge de quatre ans, j'ai connu mes premières grandes peines : mon souvenir le plus lointain est le décès de ma petite sœur Thérèse. J'étais très triste de *rester* seul comme enfant et je m'ennuyais beaucoup. Je me souviens avoir souvent fait pleurer ma mère en lui demandant pourquoi je n'avais plus de petite sœur. Puis, quelques temps après, il y a eu la mort subite de ma grand-mère Paquette.

Je m'entendais très bien avec mes frères et sœurs, excepté quelques petites chicanes d'enfants. Étant d'un caractère assez prompt, je me fâchais assez souvent, mais je n'étais pas rancunier. Nous jouions beaucoup dans le carré de sable à côté de la boutique de forge où travaillaient mon grand-père et mon père. Il ne nous était pas toujours permis d'aller dans la forge, car c'était dangereux quand il y avait des chevaux à ferrer. Nous avons toujours eu des chats. Celui dont je me souviens le plus était noir et blanc et je l'appelais « Mon Noir ».

Mon père était habile pour fabriquer des jouets. J'ai conservé un petit cheval en bois avec son attelage en vrai cuir, qu'il m'avait fait. Il avait aussi fabriqué une petite *voiture* à laquelle nous pouvions atteler le cheval. Nous avons un tricycle et des camions pour jouer dehors. Je ne suis jamais allé me baigner.

Durant l'hiver, comme il y avait beaucoup de neige et que nous avons un grand terrain, nous nous faisons des chemins et des châteaux que nous creusions dans les bancs de neige. Avec mes frères et sœurs et les enfants de M. René Giard, nos voisins, nous faisons une patinoire chez eux pour patiner et jouer au hockey. À l'époque, ma meilleure amie était Rollande Gendron, la fille adoptive de M. Napoléon Giard.

J'ai eu quelquefois des peurs. J'ai failli perdre connaissance quand mon père s'est coupé des doigts dans un hache-foin. Je suis tombé dans la cave avec mon chat dans mon p'tit camion, causant tout un émoi à mes parents et à ma tante Rosia. Une fois, après l'école, je me suis retrouvé enfermé dans la maison, alors que ma mère était allée chez mes grands-parents qui étaient voisins. J'avais beau crier pour alerter mon père qui travaillait dans la forge, mais sans succès. J'ai donné des coups de pied dans la fenêtre et la vitre a cassé. Mon père a entendu le bruit, il est venu à la maison et m'a donné comme *pénitence*¹⁴⁵ de *rester* seul. Je n'étais pas plus avancé.

Les anniversaires n'étaient pas vraiment soulignés. Il n'était pas question de l'Halloween et nous ne nous sommes jamais déguisés pour le Mardi gras. Cependant, nous aimions beaucoup recevoir ceux qui se costumaient et venaient à la maison. Mes parents étaient assez sévères. Il était rare que nous ayons la permission d'aller chez les voisins. Nous devions *rester* chez nous. Ils tenaient à ce que nous soyons respectueux envers les personnes plus âgées que nous.

¹⁴⁵ Puniton.

La religion était très importante dans la famille. Nous faisons la prière du matin individuellement. Le *chapelet* et la prière du soir se faisaient en famille. Nous allions à la messe tous les dimanches. J'avais peur de l'*enfer* et du *purgatoire*¹⁴⁶.

La veille de Noël, nous récitons les mille *Ave*¹⁴⁷, qu'ils appelaient. Il s'agissait de dire vingt *chapelets* durant la journée pour obtenir une faveur spéciale. Nous ne faisons pas de sapin. Nous allions à la messe de minuit en famille. Le jour de Noël, nous allions dîner chez mes grands-parents Paquette et le soir, nous allions souper chez mes grands-parents Noiseux. Il n'y avait pas de cadeaux à Noël, mais au Jour de l'An. Il n'était pas question de Père Noël. Nos parents nous disaient que c'était le p'tit Jésus qui apportait les cadeaux.

Au Jour de l'An, nous devions nous lever de très bonne heure car ma tante Georgiana et son mari Dorio Davignon ainsi que leurs enfants arrivaient à 5 h du matin. Nous nous joignons à eux pour aller recevoir la bénédiction de mon grand-père Paquette. Par la suite, tous ensemble, nous allions à la grand-messe et revenions à la maison pour le dîner. Vers 4 h (16 h), nous nous rendions chez mes grands-parents Noiseux pour le souper de famille. C'est ce jour-là que nous recevions des oranges, des bonbons et un ou deux autres cadeaux, soient des petits jouets, des articles de linge ou du matériel pour l'école. Une fois, j'avais reçu de la machinerie de ferme : petit tracteur, *voiture* à roulettes et herse. J'étais fou de joie de recevoir ces cadeaux. Mes parrain et marraine me donnaient un p'tit cadeau, surtout en argent. Je mettais les sous dans ma tirelire. Je n'aimais pas les dépenser, je tenais à les conserver. Un de mes oncles que je voyais souvent m'en donnait aussi. Le plus beau cadeau que j'ai reçu est une montre de poche *Westclock* que m'avait donnée mon grand-père Paquette. Concernant la bénédiction paternelle, quand mon père a pris la relève, il nous a toujours bénis le Premier de l'An jusqu'à sa mort.

Nous avons toujours *fait nos Pâques*¹⁴⁸ et durant la période du *carême*¹⁴⁹, il n'était pas permis de manger des bonbons ou de prendre de la nourriture entre les repas. À Pâques, c'était un repas de fête composé de jambon, d'omelette et d'œufs dans le sirop comme dessert.

Nous n'avions pas de télévision. Le téléphone est arrivé après mon départ de la maison, je crois. Mon père n'avait pas d'automobile, mais il avait un très beau cheval et une belle *voiture* de promenade. Je n'ai jamais fait de voyage, je suis juste allé visiter de la parenté avec mes parents.

¹⁴⁶ Lieu purificateur pour les âmes des défunts en attente d'accéder au ciel.

¹⁴⁷ Premier mot de la prière *Je vous salue Marie, Ave Maria* en latin.

¹⁴⁸ Dit nos fautes au prêtre et reçu la communion.

¹⁴⁹ Période de privations durant les quarante jours avant Pâques.

À Rougemont, il y avait deux magasins généraux et deux boucheries. Pour l'épicerie, quelqu'un passait une fois par semaine aux maisons pour prendre les commandes, et la livraison se faisait par la suite. Pour ce que nous ne pouvions pas nous procurer au village, nous allions l'acheter à Saint-Césaire.

L'ÉCOLE

J'ai commencé à aller à l'école à l'âge de sept ans. Je me souviens de ma première journée. Je portais une petite blouse blanche et des pantalons aux genoux que nous appelions pantalons de golf. C'est Lucille Giard, ma voisine qui m'a amené. Elle était dans la classe des *grands* et moi dans la petite classe préparatoire. Je n'avais pas très hâte, car j'étais très gêné et craintif. J'étais pas mal perdu de me retrouver seul avec tant de jeunes que je ne connaissais pas. Je n'ai jamais beaucoup manqué l'école à moins d'être malade. Le trajet se faisait à pied, sauf quelques fois l'hiver, nous le faisons en *sleigh*. L'hiver, nous apportions notre repas pour dîner à l'école et, l'été, nous allions manger à la maison.

J'allais à l'école du village qu'on appelait le couvent des Sœurs Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe. Elles y dispensaient l'enseignement de la première à la septième année, pour les filles et les garçons, tous dans la même classe. Mon premier professeur a été Sœur Saint-Jean d'Avila. Je ne me souviens pas du nom de mes autres professeurs.

Je n'étais pas très fort à aller à l'école, car j'étais un peu paresseux. Les premières années j'aimais l'école, car je n'avais pas trop de difficulté à apprendre. J'avais souvent la médaille d'honneur. J'étais un élève attentif et studieux. Je n'étais pas dissipé, pas le genre à jouer des tours. Mes matières préférées étaient la lecture et la composition, mais pas sans faire beaucoup de fautes d'orthographe. Je n'aimais pas la grammaire, chose assez surprenante. J'aimais lire des livres d'histoire et des documentaires. Rendu à ma cinquième ou sixième année, j'ai commencé à avoir des difficultés à apprendre par cœur. Je ne retenais pas ce que j'apprenais. J'étais ami avec tous mes camarades de classe qui m'appelaient souvent « Ti-Tur ».

J'ai fait ma *première communion* à la salle paroissiale, car l'église avait passé au feu l'hiver précédent. Je portais une blouse blanche avec une boucle de la même couleur et des pantalons bleus aux genoux ainsi qu'un brassard blanc au bras gauche. Je n'ai pas vraiment de souvenirs de la *confesse*. À cet âge-là, je prenais ça plutôt à la légère. J'ai quitté l'école à l'âge de seize ans, après ma septième année. Je n'ai pas eu mon diplôme, car au moment de faire les examens du département de l'Instruction publique, l'école a été fermée en raison de maladies contagieuses. L'année suivante, mon père m'a offert d'aller au collège de Saint-Césaire. J'ai préféré aller travailler plutôt que de reprendre ma septième année. Durant mes années d'école, j'allais chanter les *vêpres*¹⁵⁰ le dimanche après-midi et j'ai continué même après avoir terminé mes études.

¹⁵⁰ Office religieux qui a lieu l'après-midi.

L'ADOLESCENCE

J'étais plutôt sage, je ne sortais pas. Je n'étais pas trop laid et j'aimais être bien mis. Je passais mon temps libre à la maison. Je n'étais pas sportif. J'ai beaucoup aidé ma mère en nettoyant le plancher et en faisant le lavage avec le *moulin*¹⁵¹. Durant l'été, nous avons le jardin à entretenir, soit sarcler et *piocher*. Des vacances, ça n'existait pas dans ce temps-là. Assez souvent j'aidais mon père, forgeron, lorsqu'il ferrait les chevaux. Je les *émouchais*¹⁵² pour qu'ils *restent* tranquilles. Aussi, je passais la plus grande partie de mon temps avec mon oncle Lucien, le frère de ma mère, à travailler sur sa ferme dans le *rang* Double à Rougemont. Il m'a beaucoup appris. C'était comme un grand frère pour moi. Je travaillais également aux récoltes avec mes cousins chez mon oncle Alphonse, un autre frère de maman. Je me suis toujours bien entendu avec mes cousins, cousines et je me souviens des rencontres de famille.

J'ai acheté ma première bicyclette de M. Racicot, pour 25 \$ si je me souviens bien. J'en faisais beaucoup les fins de semaine. Le premier tourne-disque que nous avons eu à la maison, je l'ai acheté moi-même dans un encan. J'aimais écouter des chansons et de la musique de folklore. À l'âge de quatorze ans, je me suis acheté un accordéon. Mon frère Alexandre a appris à jouer de la guitare et mon frère Léon, du violon. Je m'entendais bien avec mes frères et j'aimais beaucoup faire de la musique avec eux, surtout le dimanche après-midi. Mon meilleur ami était Gérard Paquette. Il avait une auto et nous aimions faire des randonnées ensemble.

J'avais une excellente relation avec mes parents. J'étais proche des deux, mais je me sentais plus à l'aise pour partager des confidences avec ma mère.



¹⁵¹ Machine à laver le linge, munie d'un tordeur pour essorer.

¹⁵² Chassais les mouches à l'aide d'un bâton au bout duquel il y avait du crin de cheval.

LA RENCONTRE D'IMELDA



Charles-Arthur et Imelda dans le verger de Rougemont

En 1944, j'ai fait la connaissance de celle qui allait devenir ma femme. C'est une pure coïncidence que nous nous soyons rencontrés. Nous avons l'habitude, mon frère Alexandre, mon ami Jean-Paul Dion et moi, d'aller faire des tournées à bicyclette, le dimanche après-midi. Ce dimanche-là, il était entendu que nous irions chez un oncle de Jean-Paul, M. Léonide Brien qui demeurait dans le *rang* Haut-de-la-

Rivière Sud à Saint-Césaire. Comme nous étions sur le point de partir, une auto est arrivée devant la porte. Jean-Paul nous a dit que son oncle Léonide et sa famille venaient d'arriver et il nous a invités à venir faire leur connaissance. Alexandre et moi avons accepté et ma sœur Cécile nous a accompagnés.

Nous avons passé l'après-midi avec ses cousins, cousines. Sans le savoir, mon avenir en était à ses débuts. Une de leurs cousines se mariait la semaine suivante et Imelda m'a demandé de l'accompagner aux noces. J'ai accepté d'y aller et comme la coutume le voulait, je lui ai demandé d'aller lui rendre visite le dimanche suivant. Nous avons continué à sortir ensemble durant quatre ans et demi.

J'ai occupé divers emplois durant nos fréquentations et l'idée de fonder un foyer avec Imelda ne me quittait pas. Avant de dire oui, elle a voulu me faire passer un test, elle m'a demandé d'être un mois sans se rencontrer. J'ai accepté en me posant des questions. Le mois terminé, je me souviens très bien de ce dimanche soir où j'allais avoir ma réponse. J'étais très craintif en arrivant chez elle, mais j'ai été rassuré en la voyant toute pimpante et souriante, avec des fleurs dans les cheveux. Quelques semaines plus tard, nous avons décidé de la date de notre mariage, après que j'aie fait la grande demande à ses parents.

Nous nous sommes mariés le 11 septembre 1948. Nous avons fait un voyage de noces qui a duré une semaine chez des parents d'Imelda qui demeuraient aux États-Unis. À notre retour, nous avons emménagé au 1030, rue Principale à Rougemont¹⁵³.

Un jour, M. Charles Lévesque, le directeur de la chorale de la paroisse, m'a demandé de me joindre à eux. Dans ce temps-là, les chants d'église se faisaient en latin et en grégorien. J'ai fait partie de la chorale depuis ce jour. Lorsque l'église fit le virage du latin au français, le curé du temps, Nazaire Benoit, m'a demandé de me rendre à l'évêché de Saint-Hyacinthe avec l'organiste Mme Jeannine Poisson pour assister à une rencontre de formation pour les chorales.

L'évêché avait aussi demandé que chaque paroisse forme un comité regroupant les responsables de tous les *mouvements*¹⁵⁴ existants. M. le curé m'a confié la responsabilité de convoquer les gens et de présider avec lui la première assemblée pour former ce comité. À partir de là a commencé la recherche d'hommes et de femmes pour la chorale. Petit à petit, le nombre de membres a augmenté jusqu'à 23 personnes. J'ai eu la tâche de voir à la préparation des chants à exécuter pour chaque dimanche et les jours de fêtes religieuses. J'ai fait partie de la chorale paroissiale pendant plus de soixante ans.



¹⁵³ Il avait ajouté : « pour y demeurer toujours, aussi longtemps que nous pourrons le faire ».

¹⁵⁴ Organismes.

LES EMPLOIS DE CHARLES-ARTHUR



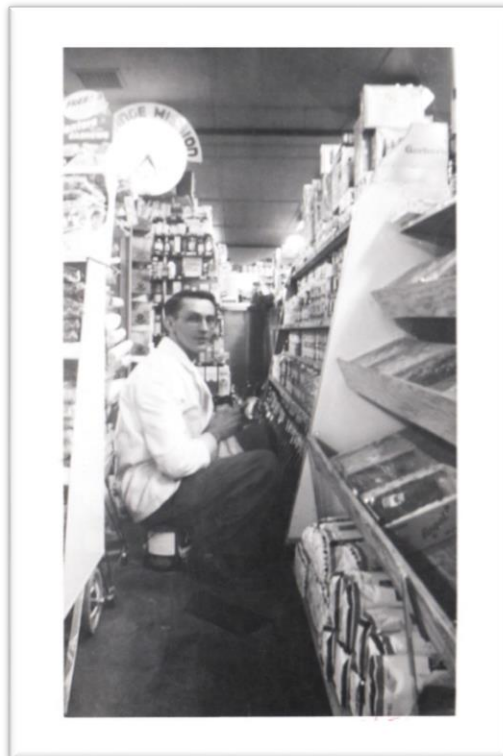
Mon premier emploi à seize ans a été chez M. Honoré Beauregard qui était cultivateur. Il cultivait entre autres le tabac et avait un troupeau de vaches. Mon ouvrage consistait à faire les commissions et à aller chercher les vaches au champ. Très souvent c'était à la noirceur et sans l'aide d'un chien s.v.p. Quand il n'y a pas de chien, les vaches le savent et il est très difficile de les rassembler pour les amener à l'étable pour la traite. Je recevais un gros salaire de cinq sous de l'heure et je faisais au moins dix heures par jour.

Par la suite, M. Napoléon Giard, notre voisin, qui était propriétaire de la manufacture *Meubles Napoléon Giard*, a demandé à mon père si je pouvais aller travailler pour lui. J'ai accepté avec plaisir. J'avais 16-17 ans. Au début, je faisais le balayage de la boutique les fins de semaine. J'étais aussi aide-apprenti auprès des ouvriers qui avaient besoin d'assistance. Il fallait d'abord piler le bois dans la cour pour le faire sécher et une deuxième étape se faisait dans le séchoir. C'est avec M. Giard que j'ai appris à travailler le bois, c'est-à-dire connaître toutes les étapes pour fabriquer un meuble, jusqu'à la finition. J'ai occupé cet emploi durant huit années. Le salaire n'était pas gros, 12 sous de l'heure pour une semaine de 55 heures, soit 6,60 \$ par semaine. J'ai remis ma paye à mes parents jusqu'à l'âge de 21 ans afin de permettre à la famille de vivre sans s'endetter. Mon père avait été très malade, empoisonné par le gaz de la forge.

J'ai travaillé un été sur la ferme de Roland Demers qui allait devenir plus tard mon beau-frère, puis dans une manufacture de portes et fenêtres à Farnham. Après mon mariage, j'ai été à l'emploi de M. Gérard Fontaine qui était cantonnier. J'ai donc fait des travaux de voirie durant 7-8 mois. Puis j'ai fait la livraison de beignes *Johnny and his Doughnuts* à Montréal dans des commerces et des restaurants, durant environ six mois. Je n'ai pas aimé cet emploi. J'ai nettoyé le clocher de l'église avec M. Nadeau.

Après, je suis entré à l'emploi de M. Philippe Martel, propriétaire du gros magasin général de Rougemont qui portait son nom. J'y suis resté seize années. Ce fut le début de ma carrière comme commis d'épicerie jusqu'à ma retraite. Je passais prendre les commandes dans soixante-dix maisons le lundi. Je faisais la livraison sur deux jours dans le *rang* des Dix-Terres, le *rang* de la Montagne, la Grande-Caroline, la Petite-Caroline et le *rang* Double.

Je posais des antennes de télévision le soir et les fins de semaine. Pour une courte période de six mois, j'ai fait l'expérience d'être vendeur pour la compagnie *Fuller Brush*. Pour ce faire, j'ai dû acheter ma première automobile, une *Plymouth* 1948 bleu foncé. Ce travail était peu payant car mon territoire était trop loin. Il s'agissait de Saint-Marcel, Saint-Roch, Saint-Charles, Sainte-Madeleine, Beloeil et McMasterville. Seules ces deux dernières municipalités me rapportaient un certain revenu. Après avoir payé la compagnie, il me restait à peine de quoi manger.



Charles-Arthur
dans le magasin général
de M. Philippe Martel



Je suis donc retourné chez M. Martel où je gagnais 50 \$ par semaine. Je commençais à 7 h. Par la suite, j'ai fait dix-sept années à l'épicerie-boucherie de M. Évangéliste Laliberté, cinq années chez M. Maurice Gingras et pour terminer, deux années et demie à l'épicerie *Gérard Allaire et frères*, sous la bannière *Richelieu*.

J'ai travaillé six jours par semaine jusqu'à l'âge de soixante ans, et par la suite, cinq jours par semaine. J'ai pris ma retraite à 65 ans moins 2 mois.



Dans la 2^e rangée, dans l'ordre habituel, 6^e et 7^e : Charles-Arthur et son frère Alexandre lors de la remise de cadeaux de Noël pour les vendeurs de la compagnie *Fuller Brush*



Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter

AUJOURD'HUI ET ENCORE...



*A*près avoir accepté de partager une partie de sa vie, grand-mère Imelda m'a dit :
« Je n'ai pas eu à me plaindre, même si on avait juste le nécessaire, pas plus ». Elle traverse les années avec courage et foi. Elle a une dévotion toute particulière à la bonne Sainte Anne. Chaque jour, elle dit son chapelet et écoute la messe télévisée.

Elle est très fière de ses enfants. Ses six petits-enfants ont atteint l'âge adulte maintenant et certains sont à leur tour des parents. Ils ont, depuis leur tendre enfance, savouré la cuisine de grand-maman. Son fameux pâté au poulet, son jambon et ses tartes aux pommes, les meilleures au monde, restent gravés dans leur mémoire gustative. Grand-mère a toujours beaucoup de plaisir à recevoir la visite de chacun et apprécie la vitalité de ses arrière-petits-enfants : trois filles et deux garçons qui continuent la lignée.

Tous les membres de la famille ont de très bons souvenirs des airs d'accordéon que jouait Charles-Arthur pour animer les fêtes de famille. Ils conservent aussi en héritage plusieurs œuvres artisanales qu'il a fabriquées avec beaucoup de talent et de minutie, dont des jouets de bois et des coffres à bijoux.

Je ne savais rien de l'ampleur de ce projet qui se voulait pourtant tout simple. Mes très précieux collaborateurs et moi avons mis tout notre cœur à le réaliser.

Mission accomplie!

Que la vie se poursuive douce et bonne pour grand-mère!



Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter

LEXIQUE



Arcanson	Résine jaunâtre obtenue par la distillation de la térébenthine.
Arpent	Ancienne mesure agraire de longueur, équivalant à 58,47 m ou de superficie, équivalant à 4041 m ² .
Ave	Premier mot de la prière <i>Je vous salue Marie, Ave Maria</i> en latin.
Balustrade	Rampe soutenue par de petits piliers portant une tablette d'appui.
Bassinette	De l'anglais « bassinnet », lit de bébé.
Bécosse	Toilette sèche à l'extérieur de la maison, déformation du mot « back-house ».
Bleu (être)	Être mal oxygéné.
Boucaner (se faire)	Respirer de la boucane, de la fumée.
Bouleverseur	Instrument agricole servant à retourner la terre.
Buffet	Vaisselier.
Canisse	De l'anglais « canister », récipient de métal de forme généralement ronde, bidon.
Carder	Démêler des fibres textiles.

Carême	Période de privations durant les quarante jours avant Pâques.
Casser (le français)	Parler avec un accent.
Catalogne	Couverture ou tapis tissé, le plus souvent à partir de bandes de tissu de différentes couleurs.
Caustique	Produit chimique, hydroxyde de sodium.
Cavalier	Amoureux, prétendant, chum.
Chapelet	Objet de piété formé de grains enfilés et groupés par dizaines que l'on fait glisser entre les doigts en récitant des prières.
Chars	Locomotives, wagons, mot pouvant aussi désigner des autos.
Chaudière	Seau.
Claques	Couvre-chaussures en caoutchouc pour hommes ou femmes, mot pouvant aussi désigner des coups donnés avec la main, tapes.
Cochonne	Truie.
Confesser, se confesser	Action du prêtre d'entendre l'aveu des fautes pour accorder le pardon ou action de dire ses fautes au prêtre pour en être pardonné.
Conscription	Enrôlement obligatoire pour le service militaire.
Consécration laïque	Cérémonie au cours de laquelle une personne laïque promet de respecter les règles de la vie religieuse tout en vivant dans le monde ordinaire.

Costume de bain	Maillot de bain.
Couches chaudes	Mini-serres.
Courtepointe	Couverture de lit ouatinée et piquée.
Couverte	Couverture.
Couvoir	Local où se fait l'incubation des œufs.
Crevé	Atteint d'une péritonite, c'est-à-dire avoir l'appendice enflammé rompu.
Crible	Sorte de tamis pour trier les grains par grosseur.
Déteindre	Décolorer, blanchir, enlever les marques de commerce.
Diamant	Sorte de petite pierre carrée ou rectangulaire trouvée dans les roches.
Division	Degré ou année scolaire.
Double-runner	Traîneau muni d'une roue pour diriger les deux skis mobiles situés à l'avant.
École normale	Établissement où se donnait la formation pour obtenir le diplôme permettant de faire l'école (enseigner).
Écotonner	Opération qui consiste à détacher les feuilles de tabac de la tige (coton) après une période de séchage.
Émoucher	Chasser les mouches à l'aide d'un bâton au bout duquel il y a du crin de cheval.
Enfer	Lieu destiné au supplice des damnés, dans la religion catholique.

Événements sociaux	Annonce des décès à la radio.
Factries	De l'anglais « factories », manufactures de coton.
Fèves	Haricots.
Flanalette	Déformation de flannelette, tissu de coton très doux au toucher.
Foyer	Centre d'hébergement pour personnes âgées.
Frotter (se)	Exercer une pression accompagnée de mouvements, se frictionner.
Gallon	Unité de mesure des liquides équivalant à 3,78 l.
Garde	Infirmière.
Godendard	Longue scie ayant un manche à chaque extrémité que l'on manie à deux pour couper de grosses pièces de bois.
Grand, grande	Un enfant plus âgé.
Gricher	Grincer en langage familier.
Homme engagé	Employé aidant aux travaux de la ferme.
Hostie	Petite rondelle de pain de froment sans levain consacrée par le prêtre pendant la messe.
Jaquette	Robe de nuit.
Licher	Déformation du verbe lécher.
Liqueurs	Boissons gazeuses.

Lit de plumes	Enveloppe de coton de la grandeur d'un matelas remplie de plumes.
Livre	Unité de mesure de masse équivalant à 453 g.
Maîtresse	Enseignante.
Marcher au catéchisme	« L'expression qui a gardé son sens jusqu'aux années 1950 signifie littéralement que les enfants doivent marcher trois à quatre milles [entre 5 et 6½ km], beau temps, mauvais temps pour se rendre à l'église... Comme il faut apprendre par cœur quelques 100 réponses aux questions du <i>Petit catéchisme</i> , cette préparation est très exigeante ». Pour en savoir plus, voir dans les sources consultées : Clin d'œil sur nos traditions : la communion solennelle . RDAQ [En ligne].
Mater (se)	Se dresser sur ses pattes arrière.
Matrice	Utérus.
Meilleur marché	Moins coûteux.
Mille	Mesure de longueur équivalant à 1,6 km.
Moppe	Vadrouille.
Moulin	Machine à laver le linge, munie d'un tordeur pour essorer.
Mouvements	Organismes sociaux.
Musique à bouche	Harmonica.
Natté	Tressé.
Once	Unité de mesure de masse équivalant à 28,34 g.

Onguent à vache	Graisse jaune et épaisse réputée guérir toutes les plaies.
Paillasse	Enveloppe de coton de la grandeur d'un matelas remplie de pelures de blé d'Inde.
Pâques (faire ses pâques)	Dire ses fautes au prêtre et recevoir la communion.
Partie de sucre	Repas à la cabane à sucre.
Passage	Vagin.
Passé	Parure de tête pour retenir le voile de la mariée, aussi appelée diadème.
Patène	Vase sacré ayant la forme d'une assiette ronde avec un manche qui sert à recueillir les parcelles d'hosties qui tombent lors de la communion.
Peddler	Colporteur ou marchand ambulancier (prononcer pédleur).
Pénitence	Punition.
Permanente	Coiffure bouclée réalisée à l'aide de produits qui gardent les cheveux frisés jusqu'à la prochaine coupe.
Picote	Varicelle.
Piocher (le tabac)	Remuer la terre avec un outil formé d'un fer allongé et pointu muni d'un manche.
Piqués	Des journaux mis entre deux épaisseurs de tissu pour absorber les liquides corporels.
Plier	Céder.

Pomper (de l'eau)	Aspirer l'eau du puits à l'aide du levier de la pompe qu'on actionne de haut en bas, jusqu'à ce que l'eau jaillisse (voir illustration en annexe).
Poquer	Meurtrir.
Porteuse	Personne choisie pour porter l'enfant au baptême.
Première communion	Célébration de l'église catholique qui permet à l'enfant de recevoir l'hostie pour la première fois.
Purgatoire	Lieu purificateur pour les âmes des défunts en attente d'accéder au ciel.
Rang	En milieu rural, chemin bordé de maisons dont les habitants vivent de l'exploitation agricole, mot pouvant aussi désigner une suite de personnes.
Rapide	Segment de rivière agitée.
Rapportée	Personne issue d'une autre famille : belle-fille, gendre.
Réduit	Stade précédant le point de consistance du sirop d'érable.
Relevailles	Période après l'accouchement.
Relever (la mère)	S'occuper des enfants et faire les tâches ménagères.
Remède	Médicament.
Rester, rester avec	Demeurer, tenir compagnie à quelqu'un.
Robe de carriole	Fourrure utilisée l'hiver comme couverture de voyage.
Rouet	Instrument ancien à roue actionné par une pédale servant à filer la laine ou toute autre fibre.

Rough	Osé, grivois.
Rouleau en lin	Bande de tissu circulaire enfilée sur une tringle de bois servant à s'essuyer les mains.
Run	Déplacement de maison en maison.
Sacristie	Pièce attenante à l'église où le prêtre se prépare, où l'on range les vêtements sacerdotaux, les registres de baptême et de mariage.
Salois	Saloir, pot de terre ou coffre en bois dans lequel on fait les salaisons.
Sauvages	Amérindiens.
Scrupuleuse	Personne qui manifeste une grande exigence sur le plan moral.
Sermon	Homélie, discours prononcé par le prêtre pendant la messe.
Shop	Manufacture.
Sleigh	Traîneau ayant deux patins, tiré par un cheval, utilisé en hiver pour se déplacer sur la neige ou sur la glace, aussi appelé carriole en français.
Soigner (les animaux)	Nourrir.
Sole	Surface de pierre sur laquelle on cuit le pain dans le four.
Strap	Courroie de cuir servant à affiler un rasoir.
Suif	Graisse animale.

Tennis	Souliers de toile.
Torrieux	Juron, sacre qui veut dire « tort à dieu ».
Tourner	Surir, devenir aigre.
Train	Traite des vaches.
Trousseau de baptême	Ensemble des vêtements que porte le bébé à son baptême.
Trousseau de mariage	Ensemble du linge de maison et des vêtements nécessaires à la jeune fille qui se marie.
Turner	Tord-nez, instrument de contention pour immobiliser le cheval.
Vêpres	Office religieux qui a lieu l'après-midi.
Verge	Unité de mesure de longueur équivalant à environ 1 m.
Verrat	Personne rusée.
Vieux garçon	Célibataire.
Voiture	Véhicule tiré par des chevaux, mot pouvant aussi désigner des autos.



Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter

SOURCES CONSULTÉES



Alix, É. (Élisée). (1936).

"La famille Alix du Mesnil" : généalogie d'une famille canadienne-française.

[Québec (Province)] : s.n. 224 p.

Bélanger, Mario. (2011).

Petit guide du parler québécois.

3^e éd. revue et augmentée.

Montréal : Éditions internationales Alain Stanké. 279 p.

Charlan, V.

Écotonnage du tabac.

Bulletin des agriculteurs 8(49) 7 décembre 1923

http://collections.banq.qc.ca:81/jrn03/bulletinAgriculteurs/src/1923/12/07/164818_1923_12_07.txt

Clin d'œil sur nos traditions : la communion solennelle.

RDAQ : le réseau de diffusion des archives du Québec

http://rdaq.banq.qc.ca/expositions_virtuelles/coutumes_culture/septembre/rites_passage/clin_oeil_tradition.html

Desdouits, Anne-Marie. (1993).

La naissance dans le Québec traditionnel.

Cap-aux-diamants (32) : 14-17.

<http://www.erudit.org/culture/cd1035538/cd1041220/8319ac.pdf>

DesRuisseaux, Pierre. (2009).

Dictionnaire des expressions québécoises.

Nouv. éd. revue et augmentée.

Montréal : Bibliothèque québécoise. 533 p.

Dictionnaire québécois

<http://www.dictionnaire-quebecois.com/>

Lamonde, Yvan et Montpetit, Raymond. (1986).

Le Parc Sohmer de Montréal : 1889-1919, un lieu populaire de culture urbaine.

Québec : Institut québécois de recherche sur la culture. 231 p.

<http://www.ourroots.ca/e/toc.aspx?id=4790>

Lavoie, Yolande. (1981).

L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930.

Québec : Éditeur officiel du Québec, Conseil supérieur de la langue française.

http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_igccpplus_pi4%5bfile%5d=publications/pubd101/d101ch1.html

Multidictionnaire de la langue française pour mobile. (2013)

Version 1.1

Montréal : Éditions Québec Amérique.

Office québécois de la langue française.

Le Grand dictionnaire terminologique (GDT)

<http://www.granddictionnaire.com>

Le Petit Robert de la langue française pour iPad. (2013).

Nouv. éd.

Version 2.0

Paris : Dictionnaires Le Robert.

RDAQ : Le Réseau de diffusion des archives du Québec

<http://rdaq.banq.qc.ca/accueil/>

Rougemont se raconte

[Rougemont : s.n. 1987?]

Tremblay, Robert. (2007).

Métier de forgeron au Québec.

Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française.

http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-352/M%C3%A9tier_de_forgeron_au_Qu%C3%A9bec.html#.VVetRjN0xdi

Wikipédia.

Sacre québécois

https://fr.wikipedia.org/wiki/Sacre_qu%C3%A9bécois

Wikipédia.

Tord-nez

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Tord-nez>



ANNEXES



BOUTON D'OR

Extrait de la chanson

Bouton d'or, bague d'argent
Je m'y marierai dimanche
Bouton d'or, bague d'argent
Je m'y marierai pourtant

J'ava (avais) une belle cravate en peau d'chatte
J'ava (avais) des belles jar'tières (jarretières) en écorce de m'non (melon)
J'ava (avais) des belles culottes à courte botte

LES ALIX AUX ÉTATS-UNIS¹⁵⁵

Ma grand-mère Alma a vécu aux États-Unis de l'âge de neuf à quatorze ans. La famille Alix avait quitté le Québec pour aller travailler dans les usines de coton de la Nouvelle-Angleterre. Le père et les enfants ont tous travaillé dans ces usines.

La raison de ce départ était la difficulté à survivre sur la terre au Québec. Ce travail dans les usines leur a permis d'amasser suffisamment d'argent pour s'acheter une terre sur le *rang* Saint-Charles à L'Ange-Gardien. À leur retour, ils ont bâti une maison et une grange¹⁵⁶.

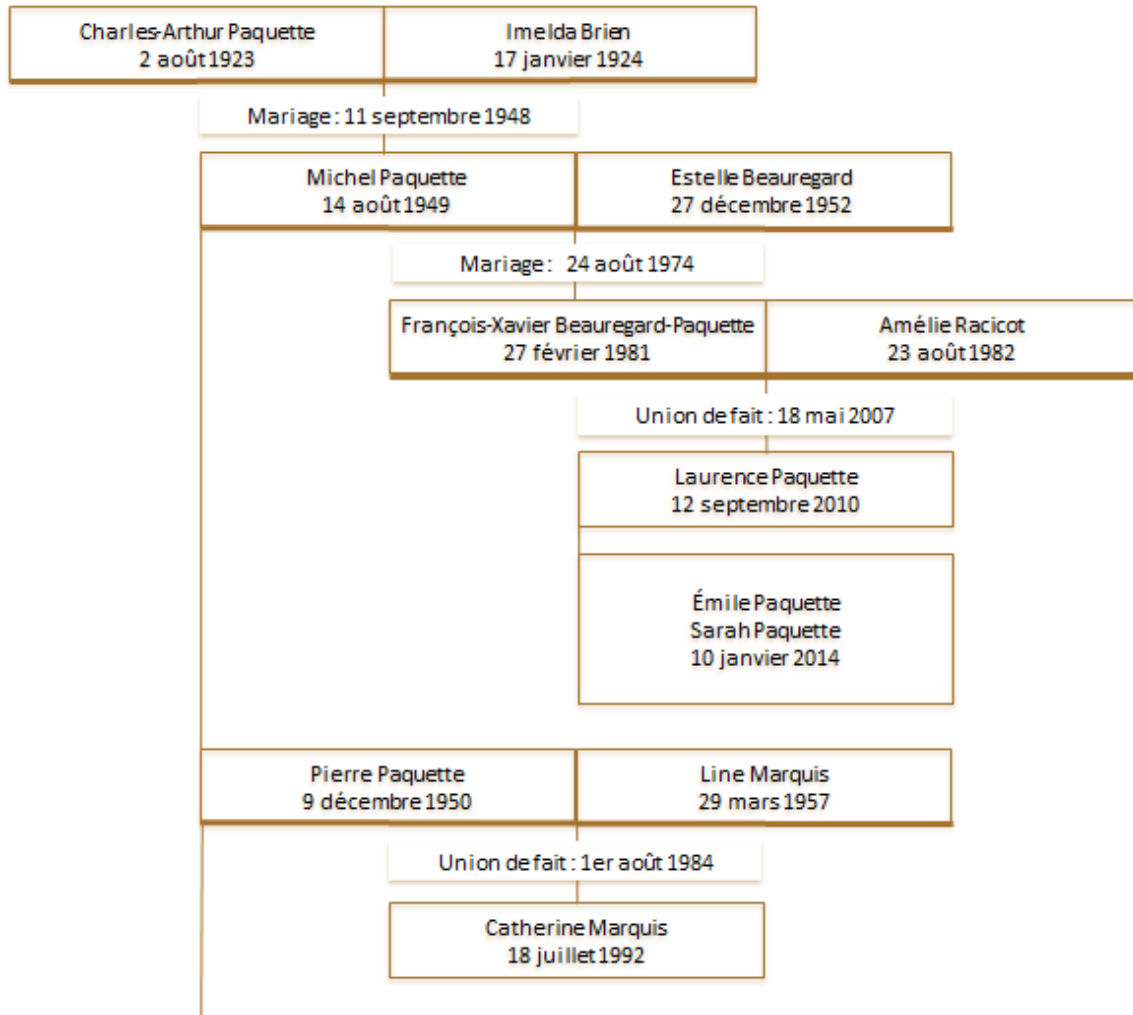
La famille Alix aurait possiblement vécu à Grosvenordale au Connecticut, village qui a accueilli un grand nombre de Canadiens-français durant cette période.

- http://www.connecticutgenealogy.com/windham/history_of_grosvenor_dale.htm
- <http://www.thompsonhistorical.org/Collections.htm>
- <http://greenerpasture.com/Places/Details/53>
- <http://archiver.rootsweb.ancestry.com/th/read/CT-WINDAMCO/2005-03/1112154721>

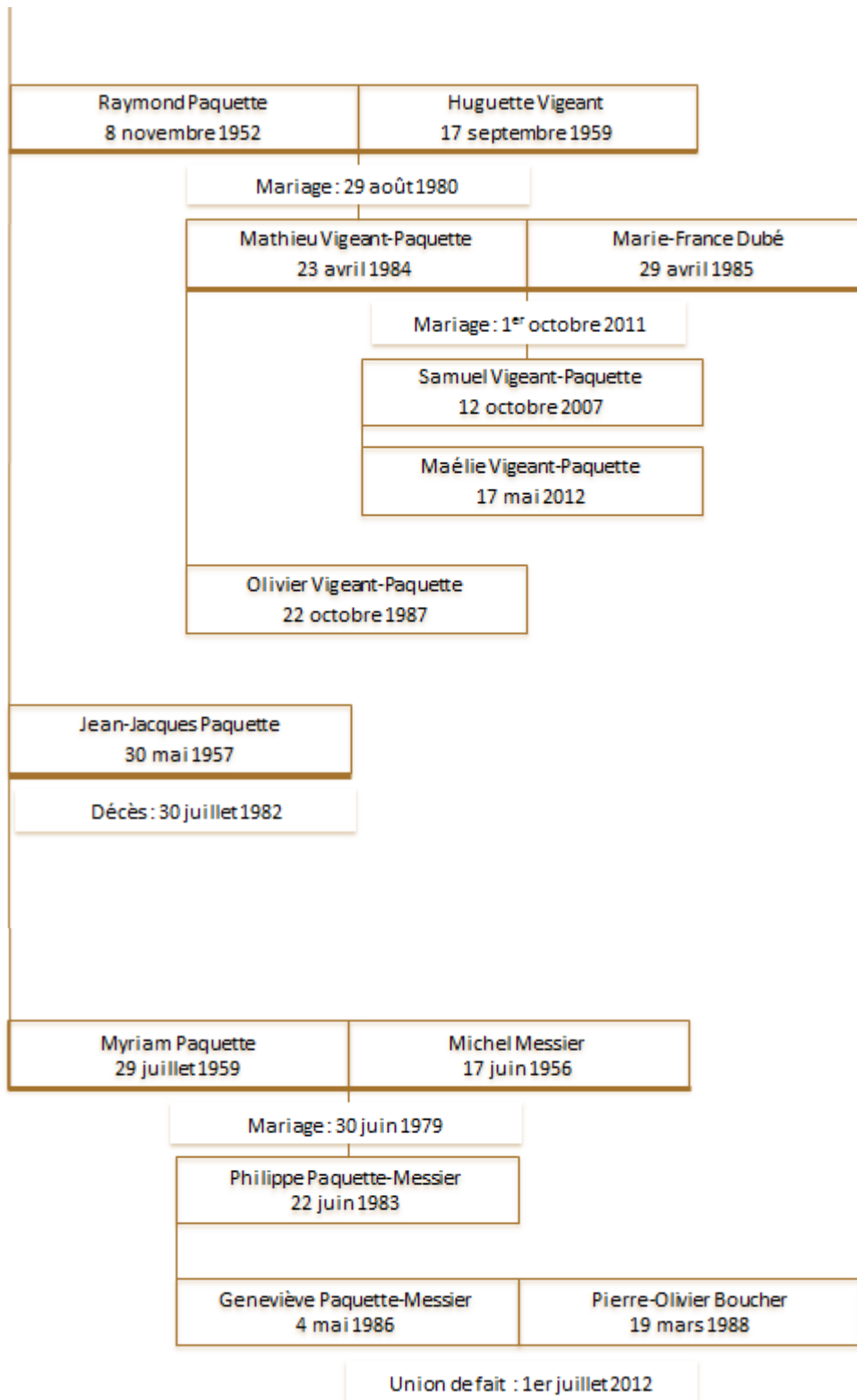
¹⁵⁵ Recherches sur internet faites par Pierre Paquette.

¹⁵⁶ Voir à ce sujet dans les sources consultées : Lavoie, Yolande. (1981). **L'émigration des Québécois aux États-Unis de 1840 à 1930.**

LA DESCENDANCE D'IMELDA ET DE CHARLES-ARTHUR EN 2015



Imelda et Charles-Arthur : une belle histoire à raconter



ILLUSTRATIONS

DOUBLE-RUNNER



Photo provenant de E-Bay

POMPE À EAU

Photo provenant de Kijiji



SOFA

Photo du meuble sur lequel Michel et Pierre dormaient





Imelda Brien est née à Saint-Césaire en 1924. À son mariage, elle est déménagée à Rougemont où elle a élevé sa famille avec générosité et amour. Elle vit présentement dans un logement attenant à la maison de son fils Raymond à Saint-Hyacinthe où elle coule des jours paisibles.

Charles-Arthur Paquette est né à Rougemont en 1923. Il a passé la majeure partie de sa vie dans ce petit village où il s'est impliqué dans différents organismes communautaires (Loisirs, Chorale, Club de l'Âge d'Or, etc.). Sa principale occupation fut commis d'épicerie. Il est décédé à Saint-Hyacinthe, le 11 juillet 2010.

Ce livre leur est consacré afin que leur souvenir reste vivant auprès de leurs enfants, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants.



ISBN 978-2-9815367-1-6



Estelle Beauregard éditrice